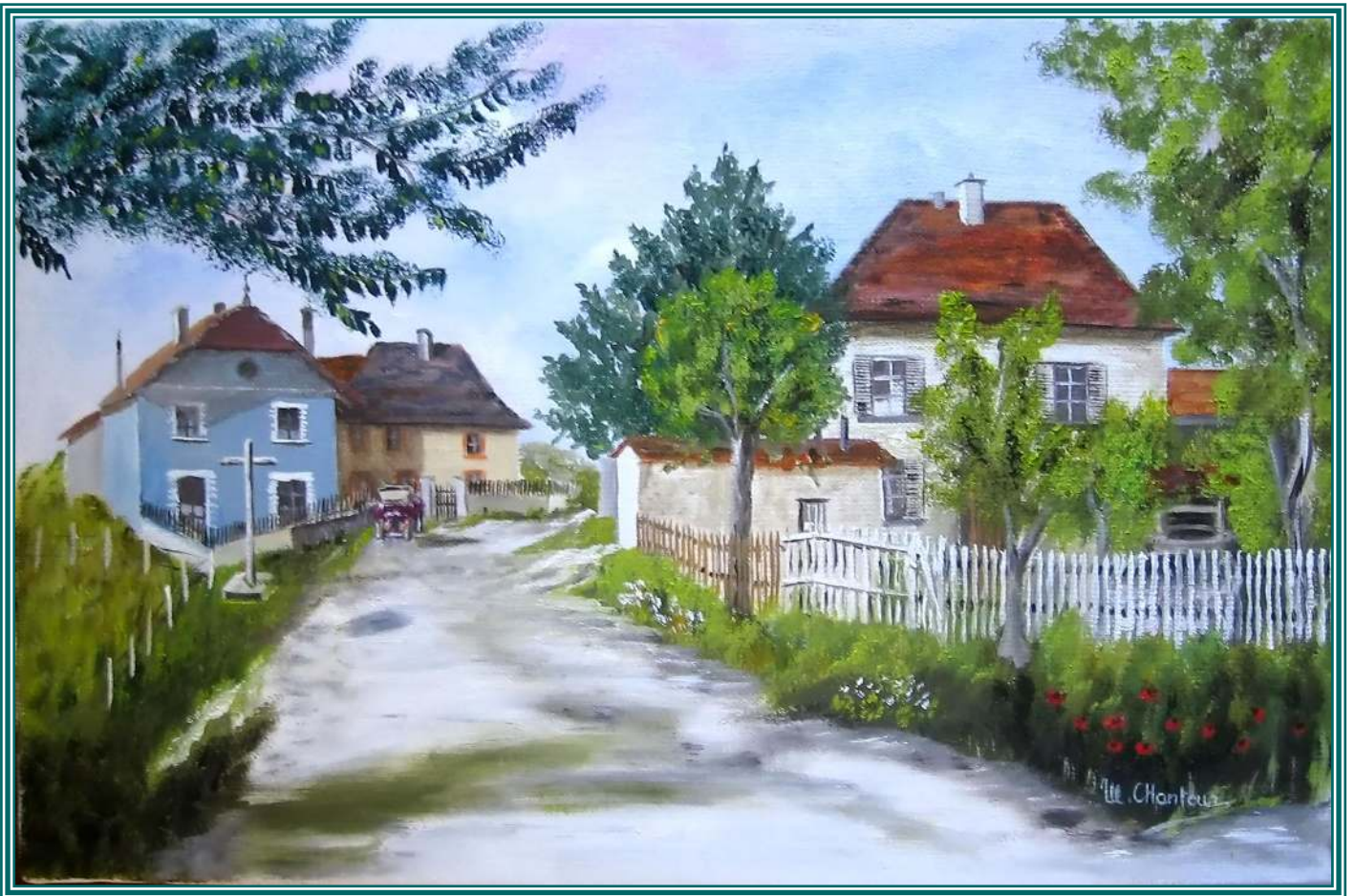


Raconte-moi Saint-Sorlin



*Au fil des pages, Saint-Sorlin-de-Morestel
se découvre*

Revue numéro 2 - septembre 2006

Couverture : peinture originale de Michèle Chanteur (née Budin) d'après une carte postale ancienne

Saisie informatique : Mireille Rivier

Impression : Repro Technic, Bourgoin-Jallieu (Isère)

En sillonnant Saint-Sorlin dans le temps et dans l'espace

Mars 2005 : Notre petite équipe se met au travail pour la revue numéro 2.

Parmi les chapitres envisagés, certains seront consciencieusement et rapidement menés à terme, respectant ainsi le projet de départ.

Ainsi l'évocation très documentée de la guerre de 14/18, celle de la batteuse.

D'autres pages nous emmèneront à la rencontre d'émouvants témoignages grâce à des personnes qui ont fouillé pour nous leur mémoire. Ce sont : " Le chalet Pépin ", " Un Saint-Sorlinois à Paris ", " Le pharmacien de première classe ".

Avec Lili, Ninette, nous découvrirons des souvenirs de vacances et de voyages au temps de leur jeunesse.

Pour la maison du Milord, il aura fallu emprunter le bon parcours allant du notaire aux hypothèques puis aux Archives Départementales. Ce dernier lieu reste précieux et incontournable pour l'amateur d'histoire locale ; ainsi les paroissiens et les faits divers ont pu revivre grâce aux documents trouvés à Grenoble et à la mairie du village.

Certains thèmes ne se laisseront pas apprivoiser, et nous nous enliserons sur les traces de la chapelle Saint Sébastien. Peut-être nous refera-t-elle signe un jour ?

Enfin le chapitre des croix nous apportera un cadeau inattendu, une croix en fer forgé à demi cachée par un rosier dont on ne soupçonnait pas la riche composition. Elle nous tiendra en haleine plusieurs semaines.

Un voyage passionnant, donc, que nous vous invitons à partager.

Merci à toutes celles et ceux qui nous ont apporté leur concours.

Saint-Sorlin, le 30 juin 2006



L'équipe de la revue numéro 2 au pied de la croix de Brassard

De gauche à droite :

Maryse Budin – Madeleine Mollet – Patrice Bonnaz – Mireille Rivier – Marcelle Mollet – Jean Gonthier

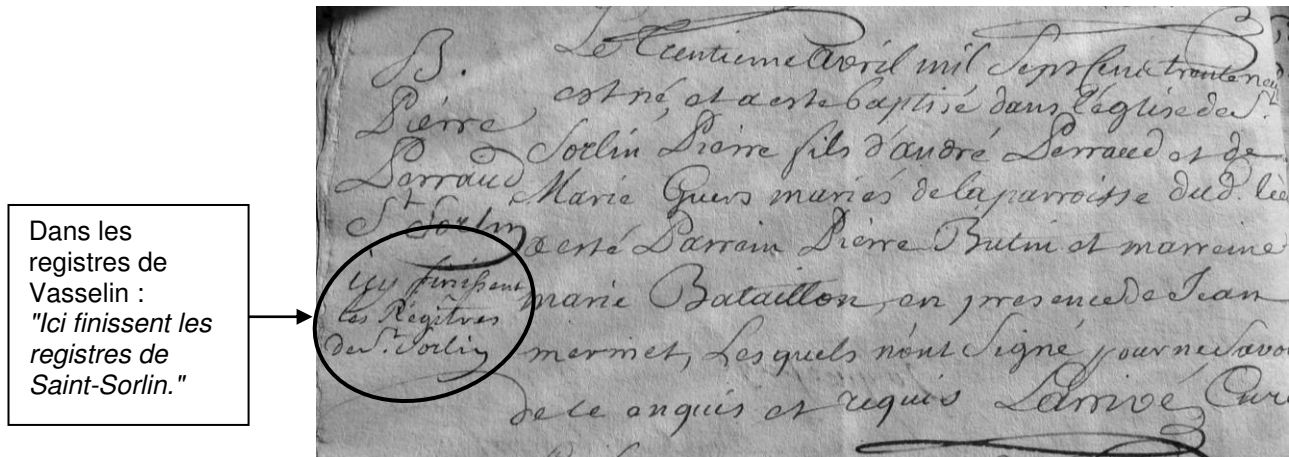
Depuis le 26 mai 2006, le "**Groupe Histoire**" est devenu une association de type loi 1901 dont le président est Patrice Bonnaz. Toutes les personnes intéressées par le patrimoine et l'histoire locale seront les bienvenues.

Les tribulations des paroissiens de Saint-Sorlin

Un village, une église, un presbytère et un curé... C'était l'image de l'Eglise d'il y a quelques décennies. Ce n'est plus le cas, cela ne l'était pas non plus il y a deux ou trois siècles.

Le chanoine Auvergne signale : " Vézeronce et sa succursale Saint Jean de Curtin et Saint-Sorlin qui n'était qu'une annexe de Vasselin dépendaient du diocèse de Vienne et de l'archiprêtré de Bourgoin "

Et en effet jusqu'en 1739 les registres de Vasselin et Saint-Sorlin sont communs.



A partir du 1^{er} mai 1739 Saint-Sorlin a ses registres propres, notés souvent " Registre pour servir à la paroisse de Saint-Sorlin, annexe de Vasselin "

Nous y retrouvons les signatures des prêtres ou vicaires desservant la paroisse:

01/05/1739 - 15/12/1745 : Lacroix

12/02/1746 - 06/10/1746 : Bouchet

06/10/1746 - 28/06/1756 : Blache vicaire de Saint-Sorlin

25/01/1757 - 15/07/1760 : Joannay vicaire

08/11/1760 - 18/08/1766 : Lambert vicaire

20/03/1767 - 06/08/1783 : Levrat vicaire

08/02/1784 - 21/08/1784 : Lafarge vicaire

21/08/1784 - 30/12/1792 : Garbet vicaire

avec des périodes où nous retrouvons les signatures des prêtres de Vasselin : Larrivé, Rullat ou d'autres vicaires.

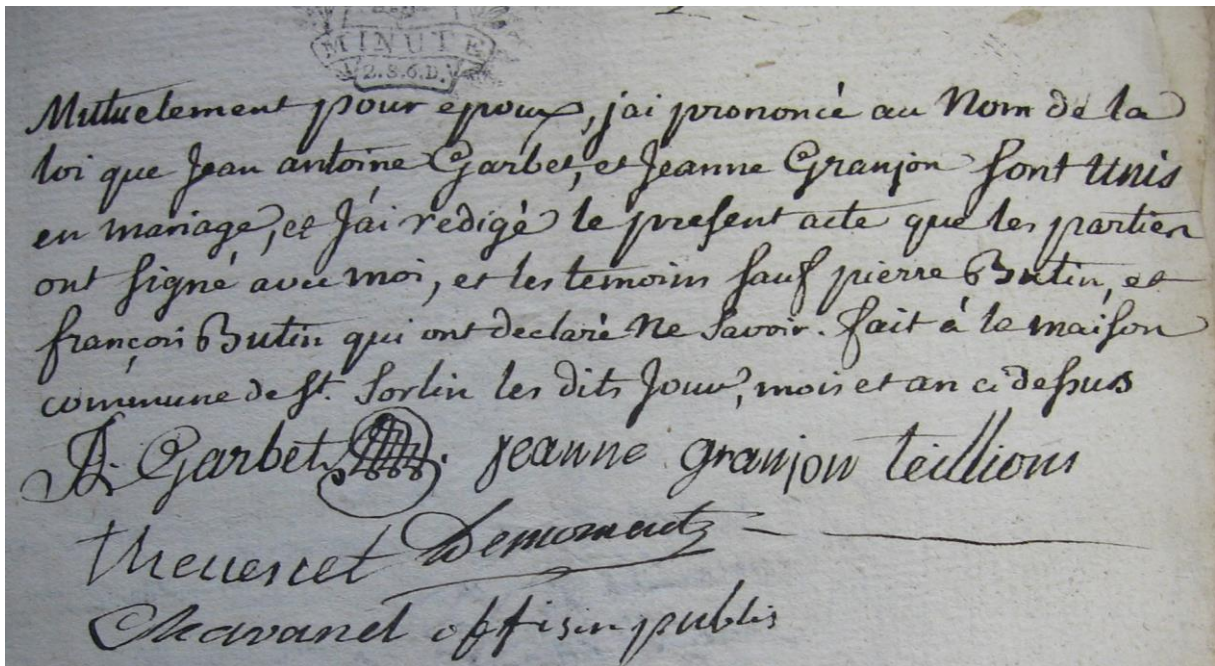
Puis vint la Révolution. A cette époque, le vicaire Garbet desservait Saint-Sorlin.

Le 12 juillet 1790, l'Assemblée constituante vote la constitution civile du clergé (promulguée le 24 août) et le 27 novembre un décret de l'assemblée exige que les prêtres et évêques en exercice jurent fidélité à la nouvelle constitution¹, ce qui comme en témoigne à l'époque le curé de Tolvon est un cas de conscience douloureux pour beaucoup de prêtres.

"Tous ceux qui ont eu la conscience délicate ont dû éprouver des moments douloureux. J'ai versé des larmes plusieurs fois auprès du Crucifix..."

Chrétiens en Dauphiné Vivarais- Editions Clés de route

Antoine Garbet, vicaire, prêta serment comme de nombreux prêtres dans la région (75% à Vienne, Valence, Grenoble) ; il se maria même à Saint-Sorlin.



MINUTE
1795.6.11.10

Mutuellement pour époux, j'ai prononcé au Nom de la loi que Jean Antoine Garbet, et Jeanne Granjon sont unis en mariage, et j'ai rédigé le présent acte que les parties ont signé avec moi, et les témoins sauf Pierre Boutin, et François Boutin qui ont déclaré ne savoir. Fait à la maison commune de St. Sorlin les dits jour, mois et an ci dessus

A. Garbet, Jeanne Granjon témoins
Meneuret Demonceaux
Mairanet officier public

Mais le 7 décembre 1795, il écrivit cette lettre de rétractation :

Je soussigné Antoine Garbet, pénétré du plus vif repentir de tous les égarements...

Je confesse

1°/ que j'ai eu le malheur de prêter purement et simplement le serment sur la constitution civile du clergé, et celui d'égalité et de liberté ; lesquels je rétracte en tout ce qui est contraire à la religion catholique.

2°/ que j'ai eu le malheur de reconnaître pour mon évêque légitime, l'évêque intrus du département de l'Isère, nommé Raymond, curé de Saint Georges de Vienne, et d'avoir communiqué avec lui pour le spirituel. Je professe hautement renoncer dès ce jour à sa communion, et ne plus reconnaître, pour mon légitime archevêque, que M. d'Ario, pourvu du siège archiépiscopal de Vienne par notre Saint Père Le pape Pie VI, dont je reconnais aussi la juridiction sur toute l'Eglise en sa qualité de souverain Pontife.

J'avoue aussi à ma grande confusion que j'ai eu la lâcheté de livrer mes lettres de prêtrise comme une marque non équivoque d'apostasie ;...

Ah que ne puis-je taire la honte du mariage civil que je n'ai pas rougi de contracter, au mépris de toutes les lois de l'Eglise et du serment solennel de chasteté que je prêtai en recevant la prêtrise.

Je finis par supplier tous ceux que j'ai pu entraîner dans le schisme, opéré en France par la ci-devant constitution civile du clergé, d'imiter l'exemple que je leur donne en ce moment, et de rentrer dans le sein de l'Eglise catholique.

Je consens que la présente soit rendue publique par affiche ou impression, selon que mes supérieurs légitimes le jugeront à propos.

La dernière mention dans le registre paroissial date de 1792. Que se passa t-il pendant la dizaine d'années qui suivit ?

Quelques informations glanées ici et là nous renseignent.

Dans les comptes rendus de conseils municipaux :

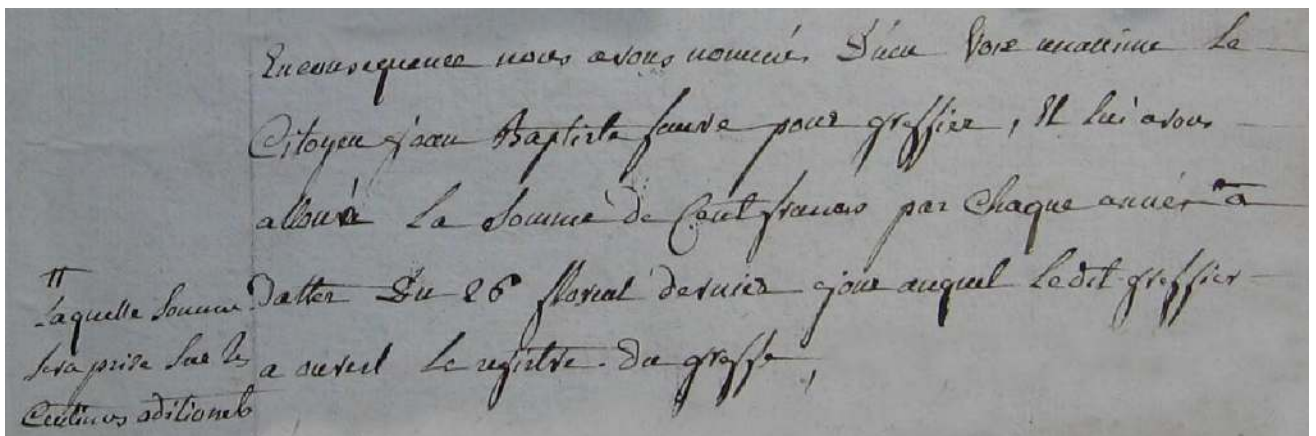
Le 27 mars 1801 à l'occasion de la Paix de Lunéville qui fut signée le 9 février 1801 entre la France et l'Autriche :

le citoyen maire après avoir fait faire un roulement aux tambours fit lecture de la proclamation de la paix publié par ordre du Consul... ensuite dans l'église où le citoyen Faure curé de la commune fit un discours analogue.

Dans les registres paroissiaux de Vézeronce, à la date du 15 février 1803 (26 pluviôse an 13) dans l'acte de mariage de Thomas Varnet de Saint-Sorlin avec Françoise Guinet de Vézeronce le curé Perrichon de Vézeronce note :

... après avoir publié pendant trois dimanches consécutifs les bans du dit mariage et avoir reçu de Messire Faure, prêtre commis pour la paroisse de Saint-Sorlin la remise de la proclamation des trois bans qu'il en a faite...

Ce Messire Faure est sans doute celui qui est nommé greffier de la commune alors qu'Alexis Magaud était maire (entre 1798 et 1805).



Encouragement nous avons nommé. Sicut Voie unanime Le
Citoyen Jean Baptiste Faure pour greffier, Il lui a été
alloué la somme de cent francs par chaque année à
laquelle somme d'attén. Du 26 floral dernier jour auquel ledit greffier
s'est pris sur la a ouest le registre de greffe.
Certains additions

A cette date, il semble donc qu'il y avait un prêtre à Saint-Sorlin.

Mais à partir de 1804 et jusqu'en 1829 les relevés des naissances, mariages et décès des Saint-Sorlinois sont inscrits dans les registres de Vézeronce.

En effet, à cette époque la paroisse de Saint-Sorlin ainsi d'ailleurs que celle de Curtin est rattachée à celle de Vézeronce.

Les habitants de Saint-Sorlin ne semblent pas se satisfaire de cette situation puisque dès 1809, s'appuyant sur un décret impérial², ils demandent l'érection d'une chapelle³ dans la commune Saint Sorlin, en évoquant toutes les difficultés que crée le rattachement à Vézeronce.

A Monseigneur l'évêque du diocèse de Grenoble

Les habitants soussignés de la commune de St Sorlin, canton de Morestel, arrondissement de la Tour du Pin ont l'honneur de vous exposer, Monseigneur, que la réunion de cette commune à celle de Vézeronce pour le culte présente des inconvénients majeurs sous plusieurs rapports.

Les hameaux de St Sorlin du côté du midi sont éloignés de Vézeronce au moins d'une lieue.

Les communications entre ces deux communes sont surtout en hiver, presque impraticables par les eaux considérables qui coulent dans les chemins de communication.

Les cabarets sont très nombreux à Vézeronce chef lieu et les occasions de corruption de la jeunesse très multipliées sous tous les rapports il arrive de là que les habitants de la commune de St Sorlin étant obligés pour remplir leurs devoirs religieux de s'éloigner beaucoup de leur foyer, les enfants de famille et les domestiques ne réapparaissent plus de tout le jour et même souvent de la nuit suivante les uns chez leurs parents les autres chez leurs maîtres. Les effets funestes que ce libertinage entraîne font la désolation des familles et le désordre de la commune en général....

Il y a plus ; des pères de famille même qui ont d'ailleurs de la moralité et des principes entraînés par des occasions passent à Vézeronce les dimanches et les fêtes au cabaret ou au jeu éloignés de la surveillance de leurs enfants et point de leurs affaires se mettent dans l'impuissance de subvenir à la subsistance de leurs familles et à l'acquittement de leurs contributions qu'ils consomment en débauche.

De telle manière qu'il est facile de calculer que St Sorlin obligé d'aller à Vézeronce pour les obligations de son culte dépense plus en frais corrupteurs qu'il ne lui en coûterait pour l'entretien du culte dans la commune pendant une année entière, sans parler du dommage porté aux mœurs et à l'ordre public.

Enfin la réunion de ces deux paroisses est tellement incompatible par les motifs ci-dessus que beaucoup de vieillards et de jeunes gens ne profitent point depuis longtemps des instructions de l'Eglise.

Les exposants recourent donc à vous, Monseigneur, avec confiance avec prière qu'ils vous font de vouloir bien accueillir favorablement leur demande qui tend à ce qu'une chapelle soit érigée dans la commune de St Sorlin conformément aux articles 8,9 et 11 du décret impérial du 30 septembre 1807.

Ils ont l'honneur de vous informer au nom de toute la commune que tous les habitants en général se soumettent à remplir toutes les obligations prescrites par le décret précité soit pour le traitement raisonnable à faire au prêtre que vous voudrez bien leur désigner soit pour son logement. (la commune ayant en propriété et en bon état, le presbytère, l'église, les dépendances, tous les ornements nécessaires au culte divin.)

En leur accordant cette faveur vous rendrez un service à une commune privée depuis longtemps des avantages du culte et à tous les habitants en espérant de faire des vœux pour la conservation de vos pieux jours.

Fait à St Sorlin le dix-sept avril mil huit cent neuf

Cette demande ne fut pas suivie d'effet. Peut-être est-ce dû au manque de prêtres. Il faut dire qu'entre 1801 et 1810 le diocèse avait perdu 150 prêtres et n'en avait ordonné que neuf nouveaux.

* Histoire de l'Isère en BD T5

Elle est renouvelée en 1824. Elle reprend les inconvénients de la situation.

*Les principaux habitants de Saint Sorlin
à Monseigneur l'évêque de Grenoble*

..... Que dans cet état de choses les exposants après s'être concertés et d'après de mûres réflexions, ont jugé que pour y remédier, ils étaient résolus à faire des sacrifices en demandant à votre Grandeur l'érection d'une annexe ou vicairie à Saint Sorlin à laquelle serait réunie la commune de Curtin dont les habitants font la même démarche.

Que Votre Grandeur peut être certaine que la population des deux communes est de plus de 1000 âmes et que Monsieur le Curé de Vézeronce vient de manifester qu'il désirait de tout son cœur, le succès de ces démarches, tant par rapport à l'éloignement de plusieurs hameaux, que par rapport à son âge.

Que si les exposants obtiennent une réponse favorable, les conseils municipaux des deux communes demanderont à Monsieur le Préfet l'autorisation de s'assembler pour voter, savoir la commune de Saint Sorlin la somme de deux cents cinquante francs ; et celle de Curtin cent cinquante francs ce qui ferait 400 francs pour le vicaire.

Saint-Sorlin le 15 février 1824

La lettre du curé Perrichon de Vézeronce soutient en effet cette demande :

Vézeronce le 17 fev 1824

Monseigneur

Tant qu'il m'a été possible j'ai porté le fardeau dont vous m'aviez chargé. Mon âge mes forces et ma santé épuisée par une maladie que j'ai essuyée depuis le mois d'août me font recourir à votre grandeur pour que vous me secouriez en établissant une succursale à Saint-Sorlin à laquelle vous réuniriez Curtin car il m'est impossible deen remplir plus longtemps les fonctions. Pour vous en convaincre la commune de Vézeronce a plus d'onze cent âmes Saint-Sorlin et Curtin près de mille, la distance d'une extrémité à l'autre plus de deux lieues. D'après les exposés je suis convaincu que votre bonté paternelle accordera à mes désirs allégeant le fardeau qui m'est devenu insupportable. Je suis en le plus profond respect.

En 1829, nouvelle lettre du conseil municipal :

L'an mil huit cent vingt neuf le 15 novembre les membres du conseil municipal de Saint-Sorlin, se sont réunis extraordinairement à l'effet de prendre les délibérations relatives au bien des divers services de cette commune...

Le maire président a d'abord exposé, que le 26 avril dernier il fut pris une délibération, tendant à demander que la commune fût érigée en paroisse ou succursale³. Cette demande qui on ose l'espérer sera accueillie d'ici à une année, laisse encore les habitants de Saint-Sorlin dans une impatience généralement manifestée.

Considérant que la commune a des fonds libres, que les ressources annuelles excèdent de beaucoup ses besoins.

Considérant qu'un propriétaire généreux de cette commune (M. de St Vincent) offre un logement convenable au pasteur... jusqu'à ce que la commune soit pourvue d'un presbytère, ce à quoi elle songe sérieusement.

Considérant que le vœu unanime des habitants il convient de faire les diligences d'offrir les garanties convenables pour avoir un pasteur salarié au moyen des fonds communaux en attendant que le gouvernement ait prononcé l'érection de la commune de Saint-Sorlin en succursale.

Considérant que les propriétaires les plus aisés ont au moyen d'une quête générale assuré une somme suffisante pour parfaire le nombre des ornements nécessaires pour l'exercice du culte.

Pour tous ces motifs le conseil municipal est unanimement d'avis

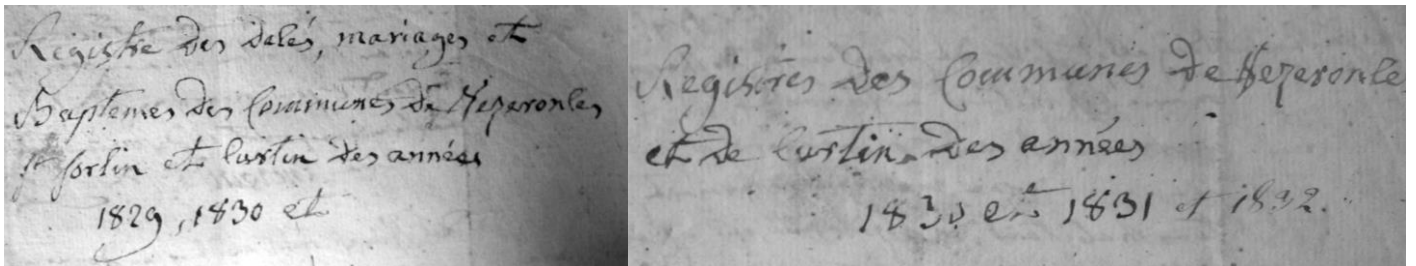
1°/ Qu'un prêtre soit immédiatement envoyé dans la commune

2°/ il vote à ce pasteur un traitement annuel de huit cents francs lequel courra à dater du jour de son entrée en exercice et sera prélevée sur les revenus de la commune.

A la même séance, il est précisé :

La commune a fait toutes les diligences nécessaires pour obtenir du gouvernement la faveur d'être érigée en succursale et d'après les promesses qui lui ont été faites il est évident que d'ici à quelque temps il sera fait droit à une demande aussi juste .

Et en effet, plusieurs indices laissent penser qu'à partir de 1830, un prêtre desservait Saint-Sorlin.



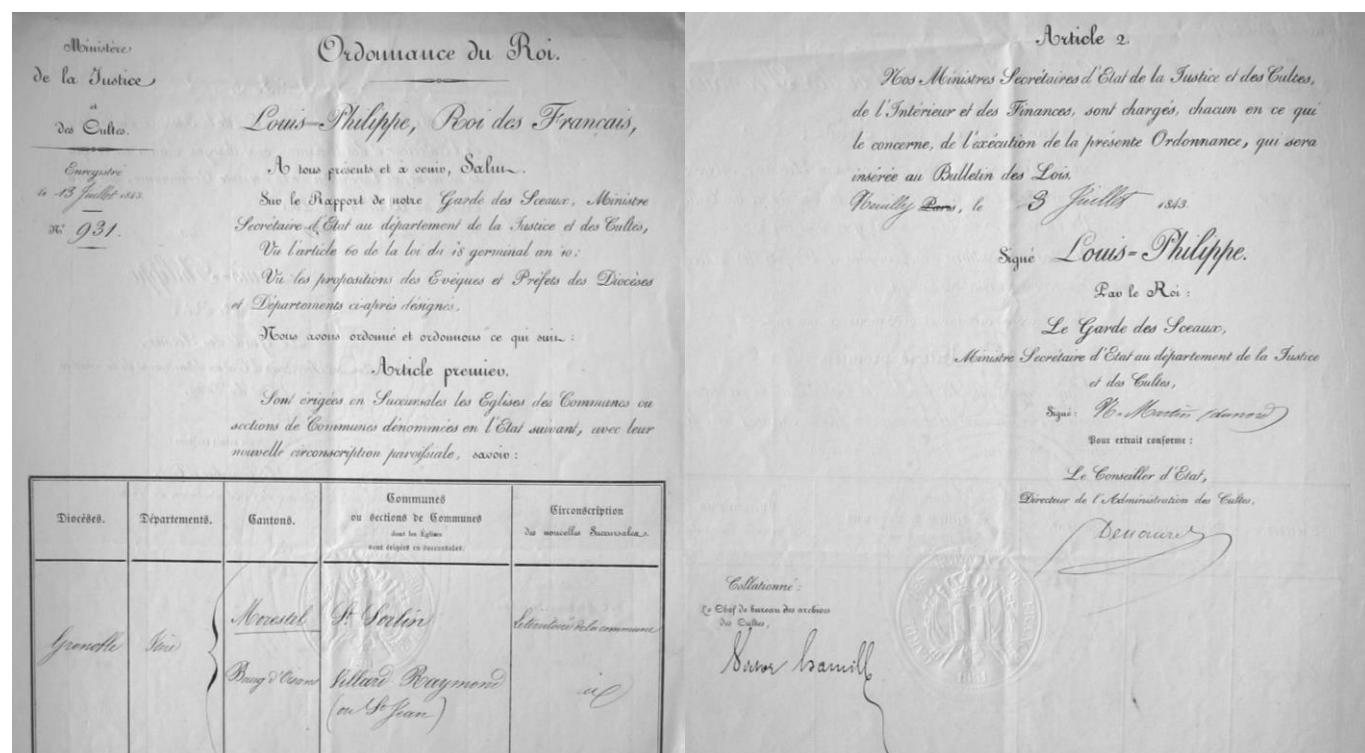
Les registres de Vézeronce ne font plus mention de Saint-Sorlin

...les trois proclamations des bans ayant été faites à Saint-Sorlin ainsi qu'il résulte... par la remise de Monsieur Mollard curé. (registres paroissiaux de Vézeronce le 29/06/1830)

Monsieur le Maire est chargé de faire auprès de l'autorité compétente toutes les démarches pour faire ériger en succursale la cure de Saint Sorlin ou à défaut d'obtenir de M. l'évêque du diocèse le traitement que la loi accorde au vicaire desservant. (CM du 02/07/1831)

...comme nos revenus sont absorbés pour payer le curé avec le garde et autres... (CM du 04/09/1836)

En 1842, le curé Georges arrive à Saint-Sorlin, mais c'est le 3 juillet 1843 que par une ordonnance royale l'Eglise de Saint-Sorlin est enfin érigée en succursale.



Par la suite les curés de Saint-Sorlin nous sont connus, Lachanaz, Seigner, Michallat, Imoberdoff, Carbonnel... ; les souvenirs de cette période plus récente vous ont déjà été contés dans " Saint-Sorlin-de- Morestel autrefois. "

¹ Constitution civile du Clergé

Titre II. Art. 21. Avant que la cérémonie de la consécration commence l'élu prêtera, en présence des officiers municipaux, du peuple et du clergé, le serment solennel de veiller avec soin sur les fidèles du diocèse qui lui est confié, d'être fidèle à la nation, à la loi et au roi, et de maintenir de tout son pouvoir la constitution décrétée par l'Assemblée nationale et acceptée par le roi.

Les prêtres qui prêtèrent ce serment furent appelés jureurs, les autres seront les réfractaires.

² 30 septembre 1807 - Décret qui augmente le nombre des succursales

Article 8. Dans les paroisses ou succursales trop étendues et lorsque la difficulté des communications l'exigera, il pourra être établi des chapelles.

9. L'établissement de ces chapelles devra être préalablement provoqué par une délibération du conseil général de la commune, dûment autorisé à s'assembler à cet effet, et qui contiendra l'engagement de doter la chapelle.

11. Il pourra également être érigé une annexe sur la demande des principaux contribuables d'une commune, et sur l'obligation personnelle qu'ils souscriront de payer le vicaire ; laquelle sera rendue exécutoire par l'homologation et à la diligence du préfet, après l'érection de l'annexe.

³ La paroisse est une circonscription à laquelle correspond l'un des titres suivants : la cure, la succursale et la chapelle.

Merci au père Coffin, archiviste diocésain qui a nous a aimablement reçues et qui nous a communiqué de précieux renseignements.
Mireille Rivier

La maison du Milord, maison Bouix, Mauran.



François Bigallet dit " Le milord "
(d'après un tableau)

François Bigallet est l'arrière grand-père de Michel Poncet, domicilié au hameau du "Gilin" (on lit aussi dans les papiers officiels "les Julliens") à Vézeronce-Curtin. Cet aïeul né en 1833, habite déjà cette maison familiale du Gilin, dès 1876, et exerce la profession d'entrepreneur en travaux publics.

Il se marie en premières noces avec Marguerite Peysson. Il rédige d'ailleurs un testament en sa faveur le 15 octobre 1871 ainsi qu'en faveur de ses deux frères Charles et Georges Bigallet.

Mais il épouse par la suite Angélique Brun et leur contrat de mariage est reçu par M^e Sourd, notaire à Saint Pierre de Chartreuse, le 17 octobre 1874.

De cette union naissent trois enfants, Angèle, Paul, et Léon .

Par la suite, on apprend que *"les dispositions du premier testament se sont trouvées caduques, qu'il n'a jamais été exécuté "* et que les trois personnes *"n'ont jamais fait aucune demande contre les héritiers : ils estiment que le contrat de mariage avec la deuxième femme prime"*.

D'un caractère dynamique et travailleur, François se lance dans différents chantiers sans craindre de dépasser les limites du canton. Il gagne de l'argent et le réinvestit en achetant des biens immobiliers tels le moulin de Brailles et le mas de Brassard plus connu actuellement sous le nom de maison Bouix.



Cette propriété, il l'achète à Joseph Magaud demeurant à Saint-Sorlin-de-Morestel et maire de la commune. Le contrat est reçu par M^e Perenet, notaire à Dolomieu, le 13 août 1880, le prix s'élève à 18000 francs.

Joseph Magaud marié à Philomène Devaux en était le propriétaire en vertu de la "donation contenant partage faite à leurs enfants" par Pierre Magaud et Marie-Louise Billard, ses père et mère (acte du 2 juillet 1865 chez M^e Giraud, notaire à Morestel). Outre la maison principale il y avait un autre bâtiment qui avait été acheté à François et Pierre Buttin le 27 décembre 1864.

Madame Esther Poncet, née Termoz, maman de Michel Poncet, disait que la maison était en très mauvais état à l'achat, sans doute parlait-elle de la maison principale. La famille François Bigallet n'y habitera pas ; monsieur Poncet ne sait pas davantage si elle a été louée et à qui. Portant sur son fronton la date de 1779, elle a un siècle quand elle devient propriété de l'entrepreneur de travaux publics.

Celui-ci, avec son air distingué, ses vêtements soignés, impressionne le voisinage lorsqu'il se promène dans son vaste domaine entourant la maison. On le surnomme alors "le Milord", car ce titre est donné en France aux lords ou aux pairs d'Angleterre et par extension, à tout personnage riche et puissant.

De plus, à la fin du XIX^e siècle, l'ère industrielle en plein essor outre Manche depuis plusieurs décennies, suscite l'admiration de tous les entrepreneurs français.

Hélas, le 6 juillet 1881, François Bigallet décède à 48 ans, lors d'un accident survenu au Pas du Frou, tandis qu'il participe au percement du premier tunnel sur la route Entre Deux Guiers - Saint Pierre d'Entremont.

Après son décès, ses descendants vont hériter de ses biens. Son fils Paul décède jeune, Angèle se marie avec Pierre Termoz, minotier (contrat de mariage le 18 juin 1900). Reste Léon, son autre fils et Angélique, sa veuve. Le partage se fait le 15 juin 1901 chez M^e Giraud. La propriété de Brassard est attribuée pour moitié à Madame Veuve Bigallet et l'autre moitié à Madame Termoz.

Les nouveaux propriétaires vont vendre peu à peu les terrains qui jouxtent la maison, avant de se séparer de celle-ci en dernier lieu.



Cet extrait du plan cadastral situe les lieux en 1824

- le 9 mars 1905, chez M^e Giraud, vente à Monsieur Antoine Chevrolat, cordonnier à Saint-Sorlin de 51 ares, à l'Est d'une plus grande pièce de terre et vigne, au prix de 1278F.
- le 25 mars 1905, vente à monsieur Joseph Antoine Béjui, galocher, 50 ares à prendre au Sud d'une plus grande pièce de terre située sur la commune de Saint-Sorlin au mas du Vingtin. (1250 F)
- le 31 mai 1905, vente à Monsieur Auguste Buttin de 25 ares, lieu dit Brassard (900F).
- le 31 mai 1905, vente à monsieur Jean-Baptiste Allagnat de 61 ares au couchant d'une plus grande terre située mas de Brassard (2210F).
- le 6 février 1906, vente à Monsieur Louis-Joseph Vacher, cultivateur, domicilié à Saint-Sorlin d'une parcelle de terre et vigne située à Brassard de 50 à 52 ares environ, pour 1500F.
- les 12 et 13 août 1907, toujours chez M^e Giraud, vente à Monsieur Eugène Perrier, cultivateur domicilié à Saint-Sorlin, d'un bâtiment situé au mas de Brassard, construit en pierres et pisé couvert à tuiles, composé de cuisine et chambre au midi, grange et écurie au Nord, avec un hangar et cour pour 763 m², vente également d'une parcelle de pré de 16 ares contigüe au bâtiment et d'une quantité de un litre à la minute des eaux qui alimentent la fontaine fluant dans la cour du domicile.

Les lignes de division et limites sont longuement décrites ainsi que le lieu de naissance des eaux (pré et bois au lieu dit le Mont ou la Gorge) sans oublier le passage des tuyaux souterrains amenant cette eau à la propriété.

Le document précise le droit de passage de la famille Perrier dans la cour de la grande maison, l'élagage du tilleul pour ne pas nuire au fonctionnement des métiers, la clôture pour empêcher les oiseaux de basse-cour de traverser... Vente au prix de 1500F. (voir revue N° 1 page 32 dans le chapitre des maisons disparues)

- les 13 et 14 mars 1912, chez M^e Collet, notaire à Morestel, vente à Monsieur Lucien Bouix, négociant demeurant à Paris, rue du Mail, n° 7 et 9 :

1) Il est expliqué que préalablement à la vente, suivant acte à Vézeronce le 25 septembre 1910, Madame Veuve Bigallet et Monsieur Termoz ont loué à Monsieur Claude Martin, fabricant de soieries, demeurant à Lyon, place Croix Paquet une maison avec cour et jardin, d'une contenance de 50 ares sise à Saint-Sorlin, mas des Brosses. Le bail, consenti pour une durée de 3 ans devait expirer le 25 septembre 1913. Par le même acte, Monsieur Martin s'était réservé la faculté d'acheter au cours du bail l'immeuble loué au prix de 4500 F.



La maison dans les années 1960

2) Suivant acte reçu par M^e Collet ce jour même, Monsieur Martin a cédé à Monsieur Bouix le droit à la faculté d'achat contenu dans le bail.

3) Madame Bigallet, Monsieur Termoz se sont mis d'accord avec Monsieur Bouix pour lui vendre le surplus de l'immeuble ayant fait l'objet du bail et celui dans lequel naissent les eaux.

La désignation est donc la suivante : *un tènement d'immeubles situé à Saint-Sorlin, mas des Brosses comprenant maison d'habitation, cour avec bassin et fontaine fluante, jardin, pré, serve, eaux et droits d'eaux sur 1 ha 2 a*, ainsi qu'une parcelle de pré et bois au mas de la Gorge (80 a).

Les contraintes avec Monsieur Eugène Perrier (au Nord) sont rappelées (clôture, élagage).

En outre Monsieur Bouix devra faire transférer à son nom l'assurance des bâtiments contractée le 3 juillet 1893. Le montant de cette vente s'élève à 9000F, 4500F sont payés ce jour par Monsieur Bouix, le reste sera payé par Monsieur Bouix dans le délai d'un an.

Merci à Monsieur et Madame Poncet qui m'ont reçue le 2 avril 2005 ainsi qu'à Monsieur Michel Bouix (petit-fils de Lucien) qui s'est intéressé à notre recherche.

Les uns et les autres pensaient que la vente de la maison principale avait eu lieu plus tôt, dès 1905, avançait Monsieur Bouix. Sans doute a-t-elle été louée officieusement dans un premier temps avant de transiter par l'office notarial quelques années plus tard. Merci également à Anne-Marie Sallin qui nous a prêté des photos.

Dans la revue N° 3, nous rechercherons les propriétaires entre 1779 et 1865.

Maryse Budin



M et Mme Poncet dans la maison familiale du Gilin. (mai 2006)

Quand un Saint-Sorlinois de la Côte monte à Paris

Pierre Brodaz est né le 27 février 1910 à Lyon. Son grand-père, Jean Laurent, est issu d'une famille nombreuse habitant à la Côte la première maison à l'angle, côté est, lorsque l'on vient de Curtin (aujourd'hui Christian Allagnat).

Les parents de cette famille nombreuse étaient André Laurent et Sophie Bin, propriétaires à Saint-Sorlin. On les appelait les "Laurent La Casse" du vieux mot patois signifiant poêle à frire ou casserole.

L'aîné de leurs enfants était Claude né en 1856, puis venait Jean, grand-père de Pierre Brodaz né le 7 décembre 1857 ; ensuite Françoise née en 1860 mère de Louis Claudius Genin (il sera maire de 1926 à 1959). Sophie est née en 1862, elle épousera Auguste Buttin. Jules est né en 1864, ce sera le père d'André Laurent dit "Dré". L'avant-dernier est Joseph, grand-père de Danielle Borde, né en 1867. Enfin le dernier, Paul, né en 1873 sera garde-champêtre et son fils, Joseph Laurent, sera aussi maire du village de 1959 à 1971.



Marie Laurent, grand-mère de Pierre Brodaz (d'après un tableau)

Jean est "monté" à Paris et s'est installé comme tailleur d'habits au 56, faubourg Poissonnière. Il épouse Marie dont les parents sont tailleurs à Vienne. D'après la tradition familiale, Marie est la cousine germaine de Jean. La mère de Marie, Françoise surnommée Fanchette est originaire de Vienne, mais son père François est le fils de Gabriel Laurent (encore un Laurent !) propriétaire à Saint-Sorlin.

Ils ont deux enfants, une fille Andrée, future maman de Pierre Brodaz et un fils plus jeune, Francisque. Andrée apprend le piano, joue à la salle Pleyel à Paris et aurait pu faire carrière dans le théâtre mais son père s'y oppose.

En 1899, elle travaille comme caissière à l'exposition universelle de Paris. Jean, qui n'oublie pas son village natal, fait construire une maison (à 200 mètres environ de la maison familiale) en donnant les consignes à l'un de ses frères resté à Saint-Sorlin. La spécificité de la bâtisse est son toit en ardoise, toiture conforme à ce qui se faisait à Paris.

Mais Jean meurt d'une phtisie galopante et ne verra jamais sa maison de Saint-Sorlin.

A sa mort, sa femme vend le fond de commerce parisien et avec ses deux enfants, vient habiter Lyon, plus près des familles. Nous sommes au début du XXème siècle, Marie, la veuve, exerce désormais la profession de culottière, sa fille celle de giletière, Francisque va encore à l'école. Il se lance ensuite dans la broderie et crée même un journal "Les brodeuses".

Après le mariage de Francisque, Marie et sa mère viennent habiter à Saint-Sorlin. Puis Andrée épouse à son tour Antoine Brodaz et de leur union naît Pierre.

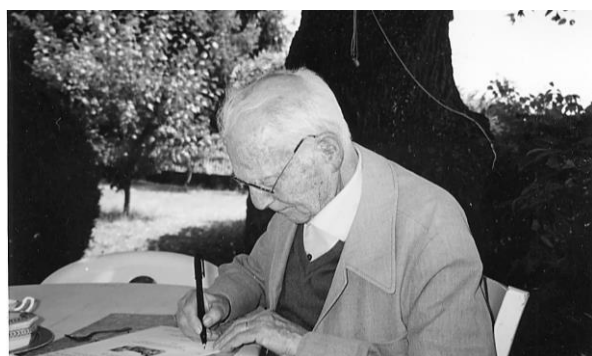
Pendant la guerre de 14/18 la maison est occupée : Pierre Brodaz se souvient de métiers à tisser à bras mais il ne se souvient pas si elle est louée et à qui.

Madeleine et Marcelle Mollet pensent que Paul, le garde-champêtre, l'a habitée, et que c'est ici qu'est né Joseph Laurent en 1900, futur maire de Saint-Sorlin, papa de Denis et de Liliane.

Puis elle va rester de très nombreuses années inoccupée. De Lyon, Monsieur Brodaz y vient quelquefois à vélo. Il fait réparer la toiture à deux reprises pour maintenir le bâtiment en état mais c'est en 1968 qu'avec son épouse, ils décident de faire transformer la maison afin qu'elle devienne désormais leur résidence secondaire.



Maison de la Côte au début du siècle. Le premier étage est inachevé (pas de fenêtres)
Sur la porte se trouve un panneau : à louer



Pierre Brodaz, été 2004

Devenu veuf, Monsieur Brodaz continue fidèlement de revenir à Saint-Sorlin à chaque belle saison et c'est ainsi qu'il nous a parlé des Laurent de la Côte.

Interview réalisée le 19/07/04. Monsieur Brodaz nous a quittés le 29 janvier 2006. Nous n'oublierons pas son énergie, sa vivacité, son humour.

NB : Au cours de nos interviews dans les années 1995, d'autres familles ont évoqué les métiers liés à la couture.

C'est le cas pour Marcelle Girerd épouse Maréchal (1903-1996) qui a même appris la couture "chez Madame Bonnaz où habite Monsieur Brodaz." Avec elle se trouvaient Christine Allagnat, tante de Christian et Pascal, et Madame Nentille. Elle est allée ensuite se perfectionner à Lyon durant un an. Quant à sa sœur Marthe (1916-1980), épouse d'Aimé Budin, elle a appris la couture un peu avec Marcelle, puis est partie deux ans en apprentissage à Lyon. Elle était avec une Madame Maurin, de la famille des Maurin de Saint-Sorlin, qui a continué à venir la conseiller et lui apporter des patrons même après son retour au village. Elle est revenue quand sa sœur Marcelle s'est mariée et est partie au Maroc. Elle a été la couturière de Saint-Sorlin pendant une quarantaine d'années.

C'est le cas également pour Albert Guinet (1916-1999) dont l'oncle "était allé à Londres faire la couture, sa tante Joséphine et son mari étaient dessinateurs dans une grande maison de couture. Un autre oncle était installé à Golfe Juan, la grand-mère n'aimait pas qu'on dise qu'il était tailleur, il était couturier". Par ailleurs, dans la maison où habite toujours son fils André, Albert nous avait indiqué qu'un frère de sa mère, tailleur, avait installé là, au départ, un petit atelier de couture, les grands volets attestant la présence d'un commerce. Ensuite, il était parti à Paris.

Dans la famille Laurent, côté Danielle Borde, il y avait des tailleurs également, et si l'on continuait à interroger autour de soi, on pourrait sans doute bien allonger la liste.

Avant de clore ce chapitre, un grand merci à Michel Brodaz. Merci également à Dany Rambaud et Michèle Chanteur, Danielle Borde et Marie-Louise Guyenard, Madeleine et Marcelle Mollet. Maryse Budin

Léon Bernachot, (1877/1953)

pharmacien de première classe à Morestel
docteur en pharmacie



Né à saint-Sorlin le 10 février 1877
Etudes à Lyon – pharmacien de 1^{ère}
classe le 23 janvier 1903
Docteur de l'Université de Lyon le 20
juillet 1906
Publication : Recherches sur le
pouvoir ionisant de la glycérine et de
quelques phénols (thèse pour le
doctorat en pharmacie)

*Dictionnaire Annuaire et album de l'Isère édité
par Flammarion et Nauber en 1906 ?*

Son père Félix François Léopold Bernachot est né en 1838. Il habite dans l'ancienne maison forte appartenant autrefois aux Cugnat et avant eux, aux de Lorme dont l'un fut notaire à Saint Sorlin. (Son grand-père, François, qui était son parrain, a été maire de Saint Sorlin de 1846 à 1855 et de 1871 à 1874.)

Sa mère Anaïs Guillot est née en 1846 et ses parents tenaient un commerce de rouennerie¹ à Morestel. (C'est la famille Martin-Garin qui leur a succédé).

Ses parents se marient en 1872 et ont six enfants : Léon qui décède jeune, Eugénie, Marie, Léon le futur pharmacien, Lydie et Hélène.

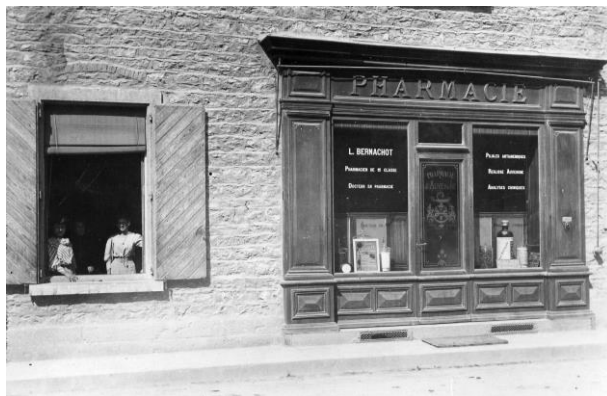
Cette dernière se mariera avec Maurice Rullier qui est pharmacien et maire des Avenières, ils seront parents de deux filles et deux garçons dont René Rullier, le Morestellois, que nous connaissons tous.

Les parents de Léon sont donc agriculteurs à Saint-Sorlin ; c'est d'ailleurs dans le domaine familial que se produit un drame, le petit Léon, l'aîné de la famille, se noie dans une serve².

Selon l'habitude de l'époque, on redonne ce même prénom au premier garçon qui naît par la suite. Léon passe toute sa jeunesse à Saint-Sorlin, mais les affaires ne vont pas très bien pour ses parents. Ils vendent alors le domaine vers la fin du XIX^{ème} siècle à Claude Budin dont le père, originaire de Buvin, a fait un gros héritage.

Ils habitent d'abord la cure de Vézeronce puis s'installent à Morestel. Grâce à son instituteur de Saint-Sorlin, Léon va faire des études en dépit de l'opposition de son père. Il parlera toute sa vie de cet enseignant avec admiration. Il va au Lycée à Bourgoin puis à l'université de Lyon. Au départ il voulait être médecin militaire, mais un problème de vue lui fait choisir la pharmacie.

Une fois diplômé, il achète la pharmacie Auvergne à Morestel vers 1904. Il y avait à l'époque une autre pharmacie à Morestel, la pharmacie Bellet ?, rue Ravier, qui deviendra par la suite la pharmacie Brachet. Dans ces années, le travail du pharmacien consiste surtout à préparer et à malaxer des produits ; cela demande beaucoup de temps. Ainsi, par exemple, à partir du charbon végétal, on obtient des cachets noirs.



Les docteurs prescrivent des médicaments à base de teinture d'aconit, du sirop d'écorces d'oranges amères.... Léon s'approvisionne à Lyon, c'est sa "capitale commerciale". Il a une spécialité, le "coricide Bernachot" pour soigner les cors aux pieds.

C'est encore l'époque des saignées que pratiquent les docteurs : cette opération avait pour but de réduire le volume sanguin. Elle se faisait en général par l'ouverture d'une veine au pli du coude et fut jadis considérée comme une panacée.

Léon Bernachot entretient de très bonnes relations avec les docteurs de l'époque, Messieurs Perretant, Quenebelmann, ce dernier habite la grande rue de Morestel, sans oublier le vétérinaire Leorêt.

Pour se soigner, on voue également une grande confiance à l'élixir Guillet, c'est ce que nous disait Albert Guinet lors d'une interview : "Quand on avait mal au ventre, on avait premièrement l'élixir de Guillet, et puis quand ça n'allait pas, on allait voir Bernachot, pharmacien à Morestel. Il s'appelait Léon, il était du même âge que ma mère, ils avaient été à l'école ensemble, ils se tutoyaient. Il nous donnait une potion".

Pendant la guerre de 14/18, le père de René (pharmacien aux Avenièrès) est mobilisé, Léon s'occupe des deux pharmacies ainsi que sa sœur Lydie ; à force de voir pratiquer son frère, celle-ci est devenue experte, parfois on réclame "la pharmacienne".

Léon ne se marie pas, mais il élève ses quatre neveux et nièces dont René, ce dernier ayant cinq ans au décès de leur père.

Léon a une vie active dans sa commune, il est élu au conseil municipal et maire pendant dix-huit mois : il en profite pour faire repeindre les écoles. Il a des projets ambitieux comme celui d'une grande poste en acquérant une maison proche, mais le conseil ne l'a pas suivi.

En 1927, il achète son premier véhicule, une Renault.

René évoque son oncle avec beaucoup de respect et d'affection mettant en avant sa droiture et son intégrité. En 1952, un an avant sa mort, Léon vend sa pharmacie à Madame Cécile Rullier, épouse de René.

C'est aujourd'hui Lydie, fille de Cécile et de René qui perpétue la tradition familiale. Les rayons de sa pharmacie sont garnis de médicaments actuels, mais on y trouve encore le "coricide Bernachot..."

¹rouennerie : tissu en laine ou coton (toiles) dont les dessins ou effets de relief résultent de l'agencement de fils teints avant le tissage.

²serve : mare, réserve d'eau où les animaux viennent s'abreuver.

Un grand merci à René Rullier qui nous a reçues le 29 novembre 2005, à Guy Gardien qui nous a communiqué la photo de Léon et à Monsieur Claude Cheylan pour les éléments de généalogie des Bernachot.

Maryse Budin et Mireille Rivier

Saint-Sorlin et la guerre de 14/18

Première partie : La vie, la mort, au village et au front

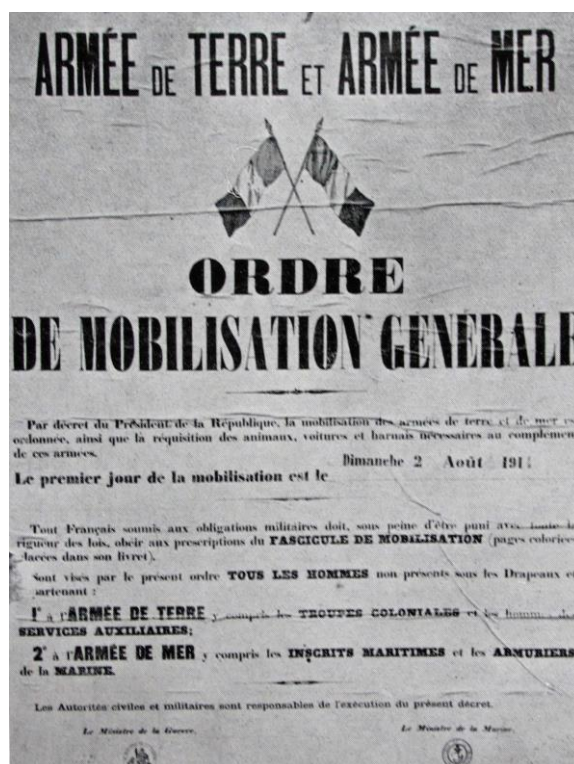
Déclaration de guerre et mobilisation

Lorsque le 3 août 1914, résonna le tocsin qui annonçait la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France, pas plus que les autres citoyens de notre pays, les habitants de Saint-Sorlin ne durent être surpris. Chacun sentait bien, en France comme en Allemagne et dans les autres pays d'Europe, que l'engrenage de la haine et de la violence était depuis longtemps enclenché et que l'on devait finir par en découdre. Même si la plupart des dirigeants politiques n'aspiraient pas à la guerre - certains comme Jaurès, assassiné le 30 juin 1914 y étaient même franchement hostiles - les Français avaient au cœur la haine des Prussiens et des Boches, la soif de défendre le sol national violé en 1870/71, la volonté de reprendre à l'Allemagne les belles provinces d'Alsace et de Lorraine.

Tous les protagonistes se berçaient de l'illusion que la guerre serait brève. Après une promenade victorieuse jusqu'à Berlin, nos valeureux combattants retrouveraient leur foyer pour Noël et, inversement, les Allemands quant à eux se voyaient déjà sous peu à Paris. Les dirigeants politiques des deux parties, sûrs de leur bon droit, et bien qu'incroyants ou anticléricaux (en France du moins) demandèrent au nouveau pape de bénir leurs armées respectives, à quoi Benoît XV répondit : "Je bénis la paix", ce qui le fit traiter de pape pro-boche par Clémentine et de pape pro-français par les Allemands. Par la suite il conjura les dirigeants politiques d'arrêter cette boucherie qui ensanglantait et déshonorait l'Europe. Mais il fut alors méconnu et rejeté par tous.

Combien de jeunes gens du village furent-ils, appelés sous les drapeaux durant ces quatre années ? Au recensement de 1911 Saint-Sorlin comptait 519 habitants ; on peut donc estimer le nombre total des appelés à 50 ou 60. Cependant, la mobilisation d'août 1914 ne désorganisa pas brutalement la vie familiale et rurale de la commune. En effet, les jeunes gens des classes 1911, 1912, 1913 se trouvaient déjà sous les drapeaux puisqu'en 1912, Raymond Poincaré, alors président du conseil avait porté à trois ans la durée du service militaire. Les jeunes des classes suivantes partirent d'année en année, à mesure que la guerre mangeait les mois et les ans.

Furent donc appelés au début les hommes des classes précédentes en remontant jusqu'à la classe 1890 semble-t-il.



Le départ joyeux

Le fait peut nous paraître étrange : c'est dans un climat de joie et de fête patriotique que partirent les trains qui emportaient vers le front et la victoire nos vaillants soldats.



Joseph Mollet
1893/1979



Le 15 novembre 1914 Joseph Mollet, cousin de Joanny, écrit à ses oncles et tantes :

"Je vous dirai que je pars d'Annecy, demain dimanche pour aller voir les boches. On part avec quatre jours de vivres et on est chargé comme des bourriques, on passe par Lyon et de là Paris et la frontière du Nord. J'espère qu'une fois qu'ils vont voir les bleus, ils vont prendre la fuite, car on est habillé tout en bleu ; sur les pantalons rouges on met des bleus.

J'espère que d'ici quelques mois, on se verra tous en bonne santé".

Monsieur Mollet, père de Madeleine et Marcelle, classe 1912, sous les drapeaux au 28^{ème} bataillon de chasseurs alpins (BCA) de Grenoble, a noté dans un carnet retrouvé par ses filles, et au jour le jour, la ferveur des foules et la joie des militaires au départ pour le front.

Au jour de la déclaration de guerre, son bataillon était en manœuvre dans la vallée de Névache près de Briançon. Il note donc dans son carnet :

"- Samedi 1^{er} août Névache

Nous apprenons la mobilisation à 6h du soir. Nous attendons le départ pour la frontière allemande.

- Dimanche 2 août

Nous quittons Névache et reprenons notre cantonnement aux Rosiers.

- Lundi 3

Réquisition des animaux. Les habitants livrent chevaux et mulets à l'autorité militaire.

- Mardi 4

Nous attendons toujours avec impatience les ordres de départ. Les officiers de réserve arrivent ainsi que beaucoup d'hommes.



Joanny Mollet
1892/1959

- Mercredi 5

Nous attendons toujours les ordres de départ pour la frontière de l'Est.

- Jeudi 6

Nous changeons d'effets. Nous prenons la collection de guerre.

- Vendredi 7

Nous faisons encore une marche d'entraînement.

- Samedi 8

Nous recevons l'ordre de se préparer à partir immédiatement...

- Dimanche 9

Petite marche d'entraînement par les Alberts et la Vachette.

- Lundi 10

Nous quittons définitivement les Rosiers. Notre lieutenant nous fait un discours sur le devoir que nous devons accomplir envers la France. A 6 heures, nous embarquons à Briançon.

- Mardi 11

A 9h du matin, nous arrivons à Grenoble. Nous avons deux heures de grande halte. Je fais une carte. Nous passons à Chambéry et nous passons le long du lac du Bourget et nous arrivons à Aix les Bains où il y a une foule de monde qui nous donne à boire, du tabac et des cigarettes. Les jeunes filles donnent des médailles et nous rentrons dans le département de l'Ain.

- Mercredi 12 août

Le jour arrive. Nous arrivons à Besançon, ensuite à Langres. On s'approche d'Epinal. On voit déjà beaucoup de territoriaux. Nous arrivons à Remiremont. On croit descendre. Voilà déjà 48h que nous sommes dans le train. Il y en a assez. Enfin on voyage jusqu'à Saint Maurice où on débarque".

On voit donc que l'organisation de la mobilisation et le départ pour le front, bien que prévus de longue date ont demandé plus d'une semaine pour être exécutés, mais nos vaillants chasseurs alpins furent dirigés vers les Vosges où les Allemands ne paraissaient pas avoir préparé la résistance.

Ainsi au début du mois, les troupes françaises purent-elles pénétrer en Alsace. L'Etat-Major croyait à une attaque allemande par la Suisse.

Léon Batier (de Rochetoirin, grand-père de Gilbert) en témoigne. Il était cavalier au 12^{ème} régiment de hussards 1^{er} escadron, déjà au Sud de l'Alsace au moment de la déclaration.

Il écrivait à sa famille le 6 août :

"Je me doute que vous devez vous faire du mauvais sang mais vous auriez bien tort parce que nous on s'en fait pas, on ne casse pas la tête aux Prussiens mais on casse des sacrées heures.

Depuis mardi on est au même cantonnement et on n'a pas encore vu un prussien ni même un coup de canon on ne sait pas si la guerre est déclarée.

Chers parents vous ne pouvez pas vous douter ce que les gens sont braves pour nous, ils nous donnent à boire et à manger,

ils font tout ce qu'ils peuvent pour nous donner des forces pour ne pas laisser venir l'ennemi chez eux mais je crois qu'on n'aura pas grand' peine. En attendant on fume à bon marché On est à 3 kilomètres de la Suisse et à 20 de l'Allemagne. On ne marche qu'en 3^{ème} ligne. On est pour arrêter les Prussiens s'ils passent par la Suisse. Il ne doit plus y avoir beaucoup d'hommes au Grand Bois, Où on est, il n'y a plus que des femmes qui je vous assure qu'elles sont gentilles ! Je vous assure qu'on serait au Grand Bois, on ne prendrait pas la peine de nous comme ça, il faut le voir pour le croire" !



Michel Léon Batier
1891/1948

Il écrit encore :

"Je réponds à la lettre que la Justine m'a faite, je l'ai reçu hier juste au moment où il fallait monter à cheval pour partir pour Berlin.

On est à 6 kilomètres de la Suisse et tout près des Prussiens mais c'est toujours la même chose, on n'entend pas encore le canon. Je ne me fais toujours pas de mauvais sang, faites en de même".

Le 21 août

"..malgré les 20 jours de campagne que nous venons de tirer le régiment n'a pas encore eu trop de mal, les alboches sont tellement maladroits qu'ils nous manquent à bout portant on a encore cette chance. Chers parents, il ne faut pas vous faire de mauvais sang car nous on s'en fait pas du tout. On rigole encore des bons coups".

Le 14 septembre il entend le canon qui tonne au loin car il se trouve en arrière dans un bon patelin parce que son cheval boitait.

et encore

"C'est toujours autant de pris, vivement la paix" !

L'expression les "alboches" qui devint par la suite les "sales boches" prend son origine dans la guerre de 1870. Certains prussiens désireux de se montrer fraternels disaient aux Français : "allen buschen" c'est-à-dire : "tous frères". Ce "allen buschen" devint d'abord dans la bouche des Français "alboches" puis très vite "sales boches"

Quant à l'attaque allemande prévue par la Suisse, l'Etat-Major Français était mal renseigné puisque c'est par le Nord qu'ils foncèrent bientôt vers Paris. On trouve par ailleurs dans la lettre de Léon Batier un reflet de ce que la propagande militaire et celle des journaux aussi voulait faire passer à l'arrière, et même aux militaires quand elle affirmait que les balles passaient à côté, ou lorsqu'elles atteignaient leur cible, elles traversaient le corps sans laisser de traces ni de blessures.

Nota : Léon Batier n'habitait pas Saint-Sorlin. Je me suis permis de le citer, son petit-fils Gilbert étant par sa documentation très fournie, à l'origine de cette étude.

La vie à Saint Sorlin

Que devint alors la vie des Saint-Sorlinois, tous plus ou moins cultivateurs, propriétaires de quelques hectares ou dizaines d'hectares, de deux à quatre vaches, un cochon, un cheval ou un mulet ? On était alors en pleins travaux d'été, les femmes, mères ou épouses, durent redoubler d'activité auprès des animaux. Les anciens reprirent la direction de la ferme pour autant qu'ils l'aient abandonnée. A eux de diriger moissons, battage, vendanges, labours... Pas facile, d'autant moins que les animaux de trait furent réquisitionnés comme dans toutes les campagnes françaises. Albert Carbon a raconté naguère par quelle rouerie et avec la connivence du vétérinaire, moyennant la promesse d'un bon "gueuleton" son grand-père réussit à garder son mulet en le présentant comme irascible et incontrôlable.

L'instituteur, M Meistermann avait été mobilisé le 7 août, de même le maréchal-ferrant M Girerd. Le 25 novembre, ce fut le tour de M Orcel, de la classe 87, maire de la commune de partir pour le front. M Cochet préside alors le Conseil municipal. Le 10 octobre 1914, il traite de la question des émoluments du garde-champêtre et du secrétaire de mairie. Le conseil, après avoir discuté sur les avantages accordés pendant la durée de la guerre aux employés de l'Etat sous les drapeaux, et après lecture par M Guinet de la circulaire de Monsieur le Préfet aux maires engageant les municipalités à accorder les mêmes avantages aux employés municipaux, décide à l'unanimité de maintenir à M Xavier Meistermann, instituteur mobilisé, son traitement intégral de secrétaire de mairie. Mais le 10 juillet 1915, il faut bien constater que les hostilités durent toujours, la municipalité ne peut payer deux secrétaires et décide donc d'annuler la délibération du 10 octobre 1914 et dispose du traitement de M Meistermann pour celui qui le remplace.

Le 10 octobre 1914, toujours, M Guinet expose que le garde-champêtre recevait pour sa femme et ses enfants l'allocation accordée aux militaires pendant la durée des hostilités. Il faut enlever ou le traitement ou l'allocation. Il ajoute que le traitement d'un garde-champêtre ne peut faire vivre une famille et qu'il est préférable de retirer le traitement et de garder l'allocation. Cette solution est adoptée à l'unanimité. Monsieur l'adjoint expose que le garde-champêtre, mobilisé en août, lui avait demandé de percevoir à sa place le montant du trimestre échu le premier octobre pour le distribuer à celui qui le remplacerait dans ses fonctions depuis sa mobilisation, en réservant la part du trimestre devant lui revenir. La question ainsi résolue a été approuvée à l'unanimité.

1914/1915 en Alsace

Mais revenons à nos valeureux soldats qui voyaient la guerre s'éterniser. Celle-ci avait d'ailleurs bien failli prendre fin avant Noël, mais par la victoire des Allemands qui fondaient vers Paris. Une erreur de tactique, le sang-froid de Joffre, les taxis de Gallieni, à la fameuse bataille de la Marne, les stoppèrent fort heureusement. Au front,

les soldats s'installèrent dans des tranchées. A l'arrière, à Saint-Sorlin donc, la vie prit son rythme de guerre longue avec l'attente des lettres de soldats, l'envoi de quelques colis, des nouvelles du pays, le départ des jeunes des classes nouvelles 15, 16, 17 et aussi des pleurs pour les valeureux enfants disparus si jeunes, si loin du pays, si loin de leur famille.

Francisque Allagnat (mari d'Amélie Guillot) pour sa part prend la vie militaire du bon côté.



Francisque Allagnat
1879 -1932

Il écrit le 25 janvier 1915 :

"Chers parents, j'ai reçu votre paquet hier soir. Je vous assure qu'il m'a fait bien plaisir. Tout de suite, j'ai dévoré une bonne saucisse avant de toucher au "singe" (ration militaire en boîte) ensuite nous avons fait une pleine marmite de café, un camarade avait reçu le matin un colis qui contenait un demi-litre de rhum, de bon rhum. A huit que nous étions, nous avons bu la biguette d'eau de vie et son demi-litre de rhum. Nous avons fait le café à l'aide d'une lampe à souder. Quant au reste, je ne l'ai pas fait voir, j'y mangerai bien tout seul !"

Le 21/12/1915

"Suis arrivé hier au soir dans mon cantonnement et à bon port sans encombre. Ce matin, le lieutenant m'a félicité de ma courte absence car on ne pensait pas que je rentre si tôt. En cours de route je me suis débrouillé pour rentrer au plus vite car le temps me paraissait bien long dans le train.

Nous avons fait cuire le bon poulet ce matin, mes camarades ont été très contents. Chers parents, ne soyez pas inquiets sur mon sort et surtout faites de sorte qu'il ne vous arrive pas d'accident. Ici la neige tombe en abondance depuis hier soir".

Il note aussi avoir retrouvé Sissi Chavanel avec plaisir.

Le courrier ne parle jamais des combats. On s'enquiert de la vie du pays, on attend les lettres et les paquets qui, lorsqu'ils arrivent, donnent lieu à de joyeuses bombances.

Jean Orcel, né le 20 novembre 1867, maire de Saint-Sorlin à la déclaration de guerre entretient avec son épouse et toute sa famille une correspondance suivie pour revivre les joies, les peines, les soucis des uns et des autres.

Ainsi, le 6 avril 1915,

Les Triches de Pontaut

"Bien chère Marie

J'ai reçu ta lettre numéro 8 le soir du dimanche de Pâques où tu me dis que tu as mené le petit Marius au "Paradis" (cérémonie des enfants du jeudi Saint) et qu'il a été bien sage. Tant mieux !



Jean Orcel
1876/1961

Ce jour-là, il a fait bien beau ainsi que le lendemain mais samedi soir on a été en marche, la pluie nous a pris en route, on s'est encore bien mouillé et ici on ne peut se faire sécher, le lendemain on voulait aller à la messe mais le matin il a plu, heureusement que l'après-midi cela s'est calmé et comme on avait quartier libre, j'ai été avec des camarades voir Benoît, j'ai vu aussi Budin, Meistermann, Genevey et Cattin, on a mangé ensemble le soir, on a fait faire une grosse omelette... Je l'ai trouvée bien bonne, cela change, on commence à être dégoûté de la viande (le singe en boîte). Enfin on a bu un bon coup pour souvenir de Pâques et on est reparti pour Roissy à 8 heures du soir... Aujourd'hui, je suis de garde avec 6 camarades dans un fort à 4 kilomètres de Roissy où je t'écris".

Son épouse de son côté lui écrit le 3 novembre 1915 :

"Bien cher Jean, j'ai un peu tardé de faire réponse à ta dernière lettre du 23.

On a été occupé à toutes sortes, au cimetière, à l'église et puis que le petit se trouvait un peu grognon, ces jours il a eu les vers Il a plu dimanche et lundi. La fête de la Toussaint était bien humide.

Je pense bien que tu as reçu ton paquet. Je n'ai rien donné à Léon Magaud pour toi car il ne savait pas s'il te verrait de près.

Benoît dit qu'il pense s'en venir au mois de décembre, tu ne sais pas encore quand tu auras une permission ?

Joanny Guinet s'est en venu hier pour une permission de 15 jours. Thomas Buttin s'est en venu en même temps que Léon Magaud. Ils sont repartis tous les deux hier. Je ne sais s'il faut faire défricher la vieille luzerne pour mettre l'avoine.

Favre François est venu nous aider à labourer un jour de la semaine passée et il nous demandait si on allait faire faire du bois à Revousset. Il nous faudra bien en faire faire pour nous, je ne sais s'il y en aura suffisamment au Suppey. On fera abattre le mûrier que le tonnerre est tombé dessus... Chevalier me disait bien combien j'allais donner pour le faire arracher. Comment est-ce que tu donnais d'habitude ? Il me disait que tu donnais 3 sous la toise ou 1 litre de vin par jour".

Elle s'inquiète de voir cette guerre qui ne finit pas.

"Enfin il faut encore prendre courage" !

Jean Orcel fut fait prisonnier en 1916 et le resta jusqu'en 1919.

Francis Guillot, oncle de Gaby Batier, né en 1892 était mobilisé chez les chasseurs alpins lorsque éclata la guerre. Lui aussi gagna le front.

Il écrivait le 15 janvier 1915 :

"Bien chers parents

Je réponds à votre lettre qui m'a fait plaisir d'apprendre que vous êtes toujours en bonne santé.

Quant à moi, je me porte toujours bien quoique je sois un peu enrhumé, mais j'espère que ce ne sera rien et que ça ne m'empêchera pas de continuer mon service. Le temps ici est toujours très pluvieux et depuis la Noël, il a plu presque tous les jours. J'ai reçu votre mandat et vous remercie beaucoup. Je n'ai pas reçu encore votre colis, mais peut-être qu'il arrivera un de ces jours. Vous me demandez comment nous avons passé nos fêtes, je vous dirai qu'elles n'ont pas été des plus belles car la veille de Noël on était dans un patelin et on croyait d'y rester le lendemain jour de Noël mais à ce moment, il nous a fallu partir retrouver ces sales boches et depuis nous sommes dans les bois sans savoir quand l'on en ressortira.



Francis (François) Guillot
1892/1915



Jean-Marie Guillot
1887/1971

Mon frère Jean-Marie (NDLR : cordonnier à Saint-Sorlin) m'avait envoyé une lettre mais je n'ai pu lui répondre ne sachant pas adresse, quand vous me récrirez vous voudrez bien me l'envoyer.

Je termine dans l'espoir que ma lettre vous trouvera tous en bonne santé. Recevez les baisers de votre fils qui vous embrasse.

Guillot Francis

Bien le bonjour à tous les parents et voisins".

Le 28 janvier, nouvelle lettre. Sa compagnie se trouve alors au repos "dans un patelin qui il y a pas longtemps qu'il a été pris par nous mais il n'y a rien à acheter, pas même un litre de vin" aussi préfère t-il les colis à l'argent qu'il ne peut dépenser.

Lettre du 11 février 1915 :

Il remercie pour les deux colis reçus avec une toile cirée qui le protègera les jours de pluie, le bon cassis.

"Nous sommes toujours en Alsace et tout près des boches car ils ne sont pas à 100 mètres de nous. Nous les entendons très bien parler et tousser...

Je ne m'en fais pas trop en attendant. La guerre finira peut-être bien quand même, car je crois que ce sera bien obligé de finir ou bien il ne resterait bientôt plus d'hommes. J'ai déjà pensé pas mal de blessés (il était infirmier) j'ai même pensé des blessés boches".

Le 10 juin 1915

"Il fait très chaud ici à présent mais aujourd'hui il pleut. Je vous dirai que dimanche passé j'ai assisté à la messe en plein champ car l'aumônier a dit une messe pour tous les morts du bataillon, car le bataillon a fait un vrai cimetière à l'endroit où nous sommes et chacun s'était fait un plaisir d'arranger les tombes de nos pauvres camarades. Et après un petit discours fait par notre commandant, nous sommes retournés dans nos tranchées, le cœur content d'avoir assisté à la messe, mais tristes de penser à nos camarades tombés si loin de leur famille. Enfin que voulez-vous, c'est le sort de chacun. Je vous dirai qu'aujourd'hui nous sommes encore assez tranquilles. Il se prépare un grand combat qui doit durer plusieurs jours. J'espère que tout se passera bien. Je vous dirai que le capitaine m'a fait citer à l'ordre de l'armée, mais ce n'est pas ce que je désirerais, ça serait la paix et que je puisse me retourner près de vous en bonne santé, mais je ne vois pas bien quand cela pourra finir".

Le 21 juin

"...ces jours-ci, ça bardait beaucoup et je suis resté quatre nuits sans me coucher tellement j'avais de travail et ce n'est pas fini car les combats continuent tous les jours. Depuis six jours c'est vraiment affreux, du reste vous verriez sur les journaux. On a fait des prisonniers car le bataillon en a fait 300 jusqu'à présent, je m'en suis encore échappé avec quelques petits éclats à la figure. Je suis resté deux jours que je n'y voyais que d'un œil mais ce ne m'a pas empêché de faire mon service. Enfin chers parents je ne sais pas quand cette guerre pourra bien finir car je languis bien de voir la fin... Dans ma compagnie il n'y a plus qu'un qui est de Saint Didier de La Tour car tous les autres ont été tués ou blessés ou évacués comme malades... Je pense que vous aurez bientôt fini de rentrer le foin et que les cerises vont bientôt être mûres mais je ne pourrai hélas pas aller les goûter..."

18 juillet

"... pour le moment nous sommes dans des tranchées qui ne sont pas trop bien placées car nous ne pouvons pas sortir de notre trou de toute la journée ... et même pas la nuit car aussitôt qu'ils nous aperçoivent ou bien qu'ils entendent du bruit ils nous assomment à coup de grenades ou d'obus et je vous assure que l'on se fait vieux, être tout le temps là sans faire aucun mouvement, je ne sais si l'on va y rester encore longtemps. En tout cas la compagnie ne se retournera pas nombreuse. Je ne sais pas ce que vous pensez de cette guerre mais moi, je n'espère plus en voir la fin car voilà plus d'un an que nous sommes partis du quartier ; on commence bien à trouver le temps long. Vous me dites qu'il y en a du front qui vont en permission, je vous dirai que chez nous ils ont bien désigné deux hommes par section qui y sont depuis le début, mais ils ne sont pas encore partis et ne savent même pas quand ils partiront. Quant à moi, je ne compte pas beaucoup d'y aller car, pour que je puisse partir, il me faut un remplaçant et je ne sais pas s'ils voudraient bien me remplacer, mais je ferai toujours mon possible car il me ferait

si plaisir de pouvoir passer quelques jours près de vous. Enfin, Dieu le veuille, mais je n'y compte pas car il n'y a qu'une blessure heureuse qui peut nous sortir d'ici ! Quant à votre colis, je ne l'ai pas encore reçu, je ne sais pas quand je le recevrai, j'espère bientôt mais quand vous m'en renverrez, envoyez-le moi par la poste, on les reçoit ainsi aussi vite que les lettres et à présent écrivez-moi par le secteur les lettres arrivent beaucoup plus vite. Je termine dans l'espoir que ma lettre vous trouvera tous en bonne santé. Au revoir et à bientôt de vos nouvelles. Recevez les baisers de votre fils qui vous embrasse".

Le 22 juillet, hélas, c'est un camarade qui écrit à la famille.

"Cher Père Guillot

C'est avec tristesse que je vous apprend que votre fils a été blessé aujourd'hui assez grièvement. Il faut espérer qu'avec des soins il se relèvera. Cher monsieur Guillot, ne vous faites pas trop de mauvais sang car il peut encore très bien se relever. J'irai peut-être en permission autour du 30 juillet, je passerai vous voir et je vous expliquerai plus amplement son cas et comment c'est arrivé. Je vous fais savoir de ses nouvelles car j'étais bien ami avec lui et je le connaissais depuis longtemps. Le commandant de la compagnie a regretté son infirmier parce qu'il faisait bien son travail".

Expéditeur : Perrard François au 28^{ème} 13^{ème} de chasseurs 4^{ème} compagnie.

Francis mourut le 23 juillet, il avait 23 ans et fut inhumé à Metzéral en Alsace.

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom GUILLOT
 Prénoms François Alexandre
 Grade 2^e Classe
 Corps 28^{ème} 13^{ème} de Chasseurs
 N° 2819 au Corps. — Cl. 1912
 Matricule. 271 au Recrutement Bourgeois
 Mort pour la France le 23 juillet 1918
 à Metzéral (Alsace)
 Genre de mort Cu à l'ennemi

Né le 17 Janvier 1893
 à Sorlin de Sorlin Département Haut
 Arr^m municipal (p^r Paris et Lyon),
 à élévis rue et N°.

Jugement rendu le
 par le Tribunal de
 acte ou jugement transcrit le 14 juillet 1918
 à Sorlin de Sorlin
 N° du registre d'état civil 789/301

101-708-1022. [36434]

Personne, je pense, ne me reprochera d'avoir cité longuement Francis Guillot. C'est une chance pour nous tous que sa famille ait gardé son courrier, ce témoignage simple et bouleversant de ce que durent vivre et penser tant et tant de jeunes militaires de Saint-Sorlin, de la France entière et aussi bien de l'Allemagne, de l'Autriche, de tous les autres pays européens en guerre.

On peut à ce sujet lire le témoignage de soldats allemands dans "A l'ouest, rien de nouveau".

Les morts en 14/15/16

Hélas, combien de jeunes gens de Saint Sorlin qui haïssaient la guerre, qui languissaient loin de leur village, loin de leur famille tombèrent comme Francis Guillot. Lorsque nous découvrons inscrits sur le monument aux morts ces noms qui s'effacent peu à peu dans nos mémoires, à défaut de leur restituer un visage nous pouvons du moins faire ressurgir en nous leur jeunesse, leur tendresse pour leur famille, la nostalgie du

village, leur amour indéfectible pour la patrie et dans le même temps leur incompréhension de cette affreuse guerre qui n'en finissait plus.

Pour les années 1914, 1915 et début 1916 le monument aux morts porte les noms suivants :

Cattin Paul	Buttin Auguste,
Buttin Jules	Varnet Joseph,
Monin Auguste	Reynaud Joseph,
Favre Victor	Colomb François,
Platroz Joseph	Franchelin Léon,
Guillot François	Duclos Armand,
Guinet Albert	Reymond Kléber,
Rivier Alexandre	Buttin Claude,
Grabit Joseph.	



Témoignages des officiers

Leurs chefs reconnaissent leur allant, leur courage comme en témoignent les quelques ordres du jour que voici :

*12^{ème} régiment de Hussards
Ordre numéro 18*

Officiers, gradés et cavaliers du premier escadron, il a été fait appel à votre vigueur pour une opération sur un point du front ennemi qui n'avait pu encore être abordé. Vous avez répondu avec tout votre cœur. A votre tour, vous avez brillamment affirmé hier les belles qualités militaires dont votre régiment a le droit de s'enorgueillir. Enlevant par l'énergie de votre attaque la brèche sur laquelle se concentrait le feu le plus violent, vous avez pénétré dans un ouvrage fortement occupé et défendu avec opiniâtreté. Vous y avez progressé pied à pied, faisant subir à l'ennemi des pertes sérieuses et vous n'avez rejoint nos lignes que vos munitions épuisées ramenant tous vos blessés. Ceux des nôtres le plus gravement atteints ont déjà reçu de la main du général commandant le corps d'armée lui-même, la récompense de leur généreux sacrifice. Ma joie sera d'en voir épinglées d'autres sur vos poitrines, mais je vois surtout et avec fierté survivre notre esprit de corps et notre moral de cavalier. Les éléments dispersés de notre beau régiment voudront toujours en conserver l'âme tout entière. Je vous dis bravo et merci.

Le 17 avril 1917

Le lieutenant colonel commandant du 12^{ème} Hussards

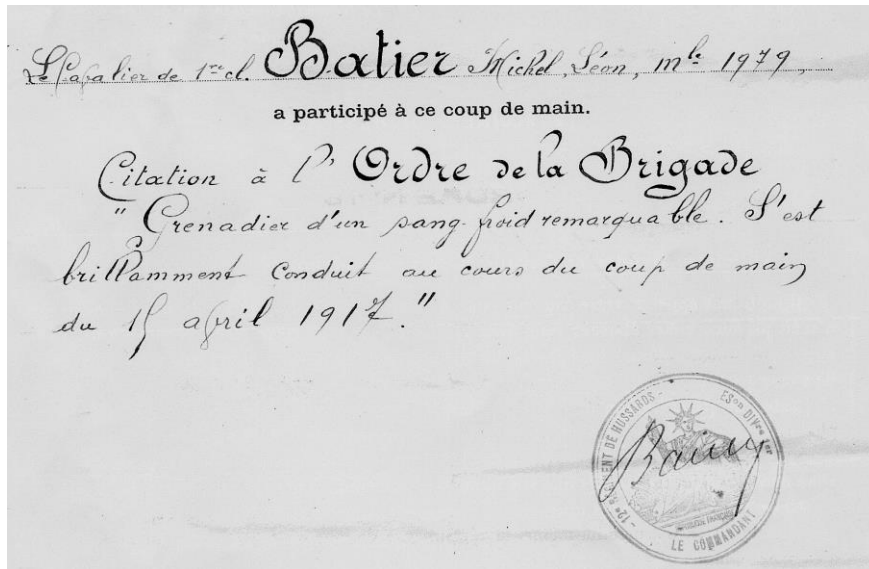
Signé : de Saizieu

Extrait du rapport de la division numéro 792

Au Trapèze, l'ennemi avait organisé et renforcé la défense. L'assaut est donné avec une grande énergie et c'est sous un feu violent de mousqueterie de grenades et de mitrailleuses que le groupe d'attaque force le passage, franchit la brèche et par un combat opiniâtre enlève le trapèze sauf le front de gorge où l'ennemi se maintient.

Les Allemands refusant de se rendre, les hussards en tuent une quinzaine, font sauter plusieurs abris puis ayant épuisé leurs munitions rentrent dans nos lignes suivis par le tir de barrage allemand tardivement déclenché.

Après leur départ un violent combat à la grenade continue dans l'ouvrage. Un groupe d'Allemands venant de la direction de l'abri Est et nous croyant maîtres du Trapèze exécute une contre attaque sur ce point. Ils se heurtent à leurs camarades que nous venions de repousser du Trapèze. Les Allemands luttent ainsi entre eux pendant 20 minutes sans s'apercevoir de leur méprise qui leur a coûté des pertes certaines. Le général renouvelle ses plus chaleureuses félicitations à l'escadron Bailly du 12^{ème} Hussards, aux sapeurs du génie et aux interprètes pour la vigueur avec laquelle, ils ont mené l'attaque.



A Saint-Sorlin en 1917/18

A mesure qu'avançaient et s'éternisaient les années de guerre, à Saint-Sorlin la vie quotidienne se révélait de plus en plus difficile. Chaque village français alors, vivait encore par lui-même, en circuit fermé avec tous ses artisans et commerçants indispensables au bien général tels que les épiciers, les bouchers, les savetiers, les boulangers, les maréchaux-ferrants. Sans pain ni outil agricole, on ne pouvait travailler.



François Girerd
1876/1957

C'est pourquoi le conseil municipal dans sa séance du 14 janvier 1917 aborde la question du manque de réparations des outils agricoles. Depuis plus d'un an la commune manque de forgeron mobilisé. Elle demande donc la mise en sursis de François Girerd classe 1896 maréchal-ferrant et forgeron de la commune mobilisé au 106^{ème} territorial.

Le 28 avril 1917, elle demande la prolongation de la mise en sursis de François Girerd. Elle renouvelle cette demande le 10 juin 1917.

Elle ne fut certainement pas entendue puisqu'en décembre 1917 François Girerd a écrit à son épouse Rosalie :

"...pour moi le temps me dure.

Dans la journée, il fait bien froid et il y a un peu de neige et ça glisse beaucoup. Comme je suis au ravitaillement, voilà deux jours mon travail est de mettre des clous et je pense de bientôt aller en mettre à Saint-Sorlin pour manger du cochon".

Le 14 octobre 1917 le conseil municipal aborde la question du téléphone. Monsieur l'adjoint expose que la gérante du téléphone pour cause de départ de sa sœur au 1^{er} novembre prochain, déclare ne pouvoir plus garder la cabine téléphonique, qu'il lui sera impossible d'assurer le service, ne pouvant être à la fois chez elle à répondre aux appels et à recevoir et à expédier des dépêches et être au dehors pour les porter, que son mari mobilisé est parti d'ailleurs sans avoir signé un nouvel engagement. Elle ne continuera à gérer le téléphone que si la commune trouve une personne pour assurer le service de facteur du téléphone et pour cela elle consent seulement à un rabais de 10 francs sur les 50 francs annuels qui lui avaient été alloués par la délibération du 22 juillet 1914 pour la durée de la guerre. Le conseil à l'unanimité se déclare d'accord pour lui donner satisfaction.

Nouveau problème abordé le 11 novembre 1917 : celui du boulanger.

Le conseil formule une demande de sursis pour Joanny Pecquet classe 1906 mobilisé au 160^{ème} d'infanterie 1^{ère} compagnie, "le père du mobilisé ayant les yeux fatigués et étant seul boulanger de la commune".

Au cours de ces années furent allouées des assistances municipales aux indigents de la commune, aux femmes en couches, aux pupilles de la Nation, l'assistance médicale gratuite. En somme, on se débat, on s'organise, on se cotise pour assurer la vie et la survie de tout un chacun dans notre commune de Saint-Sorlin.

De son côté Jean Orcel est prisonnier à Münster en Westphalie.



Le 14 février 1917, c'est la belle-sœur Marie des Abrets qui écrit à son épouse :

"Je veux te dire que j'ai reçu la photo de Jean. Il y a déjà longtemps que je lui la réclamais, mais en même temps, ça me fait de la peine car il est bien triste. C'est sûr qu'ils ne doivent pas être contents tous ces prisonniers. On le comprend aisément. C'est comme ceux qui sont sur le front. Tous en ont bien assez, surtout avec ce terrible hiver que nous avons eu. Que d'endurances, que de souffrances pour tous ces pauvres soldats. Marius depuis qu'il est reparti a changé le 1^{er}

février, naturellement qu'il est plus en avant au milieu d'une grande forêt et ils couchent dans des baraquements en planches. Comme ils doivent avoir froid. Leur pain, le vin, tout gèle. Heureusement que l'on va du bon côté, vers les beaux jours mais ce sera pour vous effrayer d'une autre manière puisqu'on dit qu'il y aura de grandes batailles. Quand donc ça finira" ?

De Münster Jean Orcel écrit le 20 septembre 1917. Il s'inquiète de tout, spécialement il voudrait des haricots secs, de l'huile de noix, des pommes de terre. Le comité de la Tour du Pin, tous les mois envoie des colis à ses prisonniers. De loin, il participe aux soucis de la ferme. Le refoin était court par manque d'engrais, la qualité remplaçant la quantité. C'est vrai pour le vin également car le mois de septembre est chaud.

"Tu m'annonces souvent des décès dans le village, mais pour les naissances tu n'en parles pas. Y en a-t-il pas du tout ?

Tous ces prisonniers devaient endurer la faim en Allemagne car le 25 septembre 1917, il attend tous les jours un colis. *"Il en est venu très peu cette semaine".*

Il ajoute :

"Je viens dès aujourd'hui afin que tu les reçoives en temps voulu, te faire mes meilleurs souhaits pour l'année 1918 qui va bientôt commencer. Les années précédentes je te disais que pour l'année suivante, j'irai te faire mes souhaits de vive voix ce qui serait bien plus agréable que par lettre mais je n'ose plus te le dire car plus ça va moins on y voit clair dans les événements qui se succèdent les uns après les autres et qui ne font qu'obscurcir encore davantage l'horizon, le coin du ciel où l'on voudrait voir poindre des petits rayons de lumière qui nous amènent une petite lueur d'espérance. Mais patience, après l'hiver et les jours toujours brumeux, le printemps reviendra avec son soleil qui dissipera tous les nuages derrière lesquels se cache cette paix qui se fait tant désirer. Voilà ce que je souhaite pour 1918 en même temps qu'une bonne santé et de la patience pour attendre ce beau jour.

Tu feras part de mes souhaits à toute la famille, particulièrement à ma mère et à la tienne, et à tous les voisins, que je pense souvent à vous tous. Collioud n'est plus avec moi, il s'était fait mal à l'œil, il a passé plus d'un mois à l'hôpital et lundi il est parti au camp de Münster, il n'était pas encore guéri. La santé est toujours bonne, je pense qu'il en est de même pour vous. Est-ce que tu as mené le petit Alexandre à Lyon ? Tu m'en donneras bien des nouvelles. En attendant le plaisir de te lire je t'embrasse bien affectueusement sur les deux joues ainsi que le petit Alexandre. Bonne année et bonne santé. Jean".

Les morts, les survivants, le retour à la paix

Et sur le front ? Que se passait-il ?

Après la folle attaque du général Nivelle au chemin des dames en 1917 qui fit des morts par centaines de milliers ce fut la lassitude générale des soldats aussi bien français qu'allemands. Pétain réussit à remotiver les poilus et Foch engagea la bataille suprême.

Que de jeunes gens de Saint-Sorlin y laissèrent la vie ! Jo Genin rappelle que la grande majorité des jeunes gens de son quartier étaient fils uniques et la plupart furent tués et voilà des familles entières rayées de la carte du village !

Leurs noms : F.Curtelin, J.Genevey, A.Bejui, J.Platroz...

Le monument aux morts pour les années 16/17/18 porte encore les noms des valeureux enfants de Saint-Sorlin, 18 jeunes gens au total, fauchés avant d'avoir vécu.

D'autres, plus heureux eurent la chance de revenir de la guerre. Combien ? On peut estimer leur nombre à 20 ou 25. Parmi eux, les trois frères Allagnat Jean, Léon et Claude mobilisé en 1918. Le père de Jo Perrier enterré par un obus réussit à s'en tirer grâce à un de ses bras qui sortait de terre.



Le père de Julien Verger (de Saint-Jean-de-Soudain) s'en sortit également.

Voici le texte dit par M Cholat, maire de Morestel le 29 juin 1975 lorsqu'il lui épingla la croix de chevalier de la légion d'honneur.

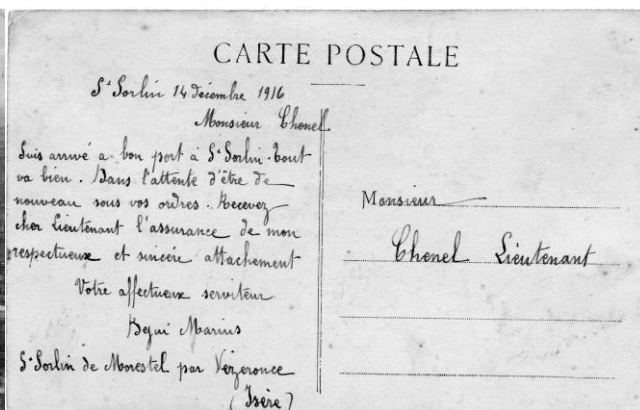
"Je dirais donc d'abord, trop brièvement, les mérites de Monsieur Léon Verger à titre militaire. Né le 6 janvier 1897 à Saint Jean de Soudain, aîné d'une famille de cultivateurs de dix enfants, c'est en 1915 à l'âge de 18 ans que Léon Verger est mobilisé. Il est incorporé au 6^{ème} colonial. Après une trop courte instruction militaire, c'est le départ pour le front dans le 52^{ème} régiment d'infanterie coloniale, un régiment qui s'est couvert de gloire et qui a participé à tous les combats de cette terrible guerre. C'est Verdun, Epernay, la Marne. Novembre 1917 près de Verdun au bois M Léon Verger est gravement blessé au cours de combats acharnés. Sa blessure est très grave certes mais sa forte constitution et surtout sa volonté de guérir dominant le mal. A peine rétabli, c'est le retour au front. Au cours des combats les plus durs, les plus meurtriers à Epernay le 15 juillet 1918, sur 184 soldats qui partent à l'attaque 22 seulement en reviennent. Léon Verger est de ceux-là, mais il est grièvement blessé pour la deuxième fois et doit être évacué. Ces deux blessures lui vaudront, dans un premier temps, la croix de guerre remise par le général Marchand, commandant la 10^{ème} division d'infanterie coloniale. Cité à l'ordre de la division en ces termes : "Le soldat Léon Verger grièvement blessé en portant secours à ses camarades avec le plus bel esprit de solidarité et de dévouement". Ensuite, c'est la médaille militaire, médaille de la Marne, médaille de Verdun et plus tard médaille des anciens combattants. La paix revenue, c'est le retour à la vie civile. Marié en 1921, habitant La Chapelle jusqu'en 1926, M Léon Verger s'installe ensuite comme tisseur et cultivateur à Saint-Sorlin. Il a un fils marié père de trois enfants".

Pour l'un ou l'autre dont nous avons la chance de retrouver des souvenirs de lettres, de citations, combien d'autres évanouis, sans écrits, sans photo même. Mais dans notre mémoire, nous les garderons tous dans un même rappel, plein de gratitude.

Avec les survivants revenus du front on tenta de reprendre une vie de paix, mais nous dit-on, le cœur n'y était plus. Les soldats restaient muets sur leurs combats, leurs souffrances. Beaucoup de familles pleuraient leurs disparus. Tous avaient tendance à se replier sur eux-mêmes.

Du moins, on l'espérait, avait-on vécu la " Der des Der, mais il fallut encore une nouvelle et terrible guerre, des millions de morts afin que des hommes courageux: les Jean Monnet, Robert Schumann, Adenauer, de Gasperi, eussent l'énergie de resserrer les liens entre pays, de faire des anciens adversaires de nouveaux amis et d'unir l'Europe dans la paix. Long chemin qui se poursuit toujours à travers crises et réussites. Nous qui avons la chance de vivre à Saint-Sorlin, nous n'oublierons jamais les courageux enfants qui donnèrent leur vie ou leur jeunesse pour la patrie. Nous n'oublierons pas non plus les hommes généreux qui ouvrirent le chemin de la paix et de la sécurité dans l'Europe. Reste pour nous le devoir impérieux de garder, de maintenir, de faire grandir à tout jamais cette paix, cette fraternité entre les peuples d'Europe si longtemps opposés dans une guerre fratricide et pour qui tant de jeunes gens donnèrent leur vie. Que la mémoire de leur sacrifice nous aide à poursuivre à tout jamais dans le chemin de la paix et de la fraternité.

Quelques souvenirs photographiques



Joseph Bonnichon
1896-1984



Joanny Pecquet
1886-1960



Claude Budin
1876 - 1965



Jules et Joseph Guinet
 1892-1916 1890-1921 (gazé)
Leur frère Albert 1894-1915 est également mort à la guerre.
 (oncles de Madame Fugin)



Joseph Platroz
(en bas à gauche)
 1895-1918



(en bas, avec le béret) Joseph Guinet 1897-1990
 (oncle de Madame Navoret)



Conscrits nés en 1892

	Guiard	Jules Buttin	Joanny Mollet
Béjuis	Francis Guillot	Jules Guinet	Chevrolat
	Jean Allagnat	Collomb	Amédée Varnet (tambour)

Deuxième partie : La bataille d'Alsace (1914-1915)

Carnet de route de Joanny Mollet

Focalisés sur l'attaque allemande du nord-est - bataille de la Marne - les livres d'histoire ne parlent que très peu de la première grande bataille de la guerre 14-18. Ce fut l'offensive française en Alsace, repoussée par une violente contre-attaque allemande. Y fut engagé le 7^{ème} corps d'armée commandé par le Général Pau, formé principalement de chasseurs alpins rassemblés dans la région de Belfort.

En 1871, la France avait dû céder à l'Allemagne les trois départements de la Moselle en Lorraine, du Bas et Haut Rhin en Alsace, sauf le territoire de Belfort sur lequel s'élève le Ballon d'Alsace.

La frontière passait par la ligne des crêtes : Col du Bonhomme, du Luschpach, de la Schlucht, de Bramont, d'Oderen, de Bussang plus au sud. Les plus beaux paysages des Vosges, tourmentés ou verdoyants se trouvaient situés en Allemagne.

Ainsi à l'est du Col du Bonhomme, les trois lacs Blanc, Vert et Noir en surplomb sur le luxuriant Val d'Orbey qui remonte à l'est au plateau des Trois Epis avant de redescendre en coteaux couverts de vignobles sur la plaine d'Alsace.



Histoire, légende et sainteté se mêlent et se fondent dans la longue vie de l'Alsace. Dagobert avait une villa à Kirchheim près de Strasbourg. Sa fille Irma, guérie par Saint Florent, a laissé son nom au bourg d'Irmstaedt. Sainte Richarde, répudiée par l'empereur Charles le Gros et guidée dans la forêt profonde par une ourse fonda le couvent de Andlau. Les ours en effet se plaisaient et se multipliaient dans les forêts des Vosges en ces temps lointains.

La fille du Duc Etichon, née aveugle, retrouva la vue et la santé à son baptême. Il s'agit évidemment de Sainte Odile. Le couvent du Haut Hohenbourg accueille toujours des milliers de pèlerins chaque année... Les Trois Epis doivent leur nom à l'apparition de la Vierge le 3 mai 1491 à un forgeron de Orbey. Trois épis présentés comme promesse de joie et prospérité si les chrétiens de l'époque voulaient bien se convertir à une vie droite et fraternelle. C'est l'apparition de trois lumières sur trois sapins qui valut son nom à la ville de Thann (le sapin). Guillaume Deux, très attaché à la belle province, fit reconstruire en style gothique le château du Haut Koenigsberg. C'est, à ce qu'on dit, près de la cheminée de la grande salle, que l'on a retrouvé un papier sur lequel l'empereur avait confié sa détresse : "je n'ai pas voulu cela" (la boucherie de la grande guerre).

Les diverses lettres citées dans la première partie de cette étude sur la guerre 14-18 ne donnent pratiquement aucun renseignement, aucune précision sur les lieux et les

combats qu'affrontèrent nos jeunes soldats de Saint-Sorlin. Par chance, les filles de Monsieur Mollet ont retrouvé le carnet sur lequel leur père a noté au jour le jour, depuis le 1^{er} Août 1914, son voyage de Briançon à St Maurice sur Moselle, puis l'attaque française en Alsace vécue par un simple chasseur alpin. Ses combats, ses morts, ses marches de dizaines de kilomètres journalières, que les alpins endurcis et endurants exécutaient sans broncher, sans plainte, ni peine, sans se rendre compte non plus que la première avancée, les premiers succès en Alsace, se muèrent rapidement en retraite jusqu'à la frontière des Vosges, avec des combats incessants de part et d'autre de la crête ; et même quelques actions de guerre d'une sauvagerie inhumaine : ainsi la tuerie de 100 Allemands endormis dans leur tranchée qui n'émeut et ne révolte personne dans la compagnie de Joanny (la guerre rendrait-elle les hommes fous ?).

En effet, dominé par la mystique de l'offensive, le plan français consistait à se jeter sur l'adversaire toutes forces réunies. Dès la concentration terminée dans la région de Belfort, le commandement français dirigé par le Général Pau, comme dit plus haut, décide une attaque sur la Haute Alsace par le 7^{ème} Corps d'Armée formé majoritairement de chasseurs alpins. Mulhouse est occupée le 7 Août, sans difficulté mais doit être abandonnée le 11 devant une violente contre-attaque allemande. Le 19, un détachement de l'armée réoccupe la ville qui doit être à nouveau évacuée le 25.

Ainsi, lorsque Joanny Mollet débarque avec son bataillon le 28^{ème} BCA à Saint Maurice, la bataille fait rage déjà depuis une semaine. En quelques jours de marche à partir du Ballon d'Alsace, il pénètre en territoire allemand jusqu'à Thann, Cernay, Mulhouse même. Puis son bataillon est dirigé vers le nord, vers Colmar, plutôt à l'ouest de Colmar, sur le magnifique plateau des Trois Epis où le surprennent de violents combats. Il s'approche de Colmar, réside quelques jours à Kaysersberg puis fait recul vers le Lac Blanc et le Col du Bonhomme, alors frontière franco-allemande.

Durant des jours et des semaines, les combats le portent de part et d'autre du Col. Le bataillon épuisé, affaibli et diminué par d'innombrables morts, est alors replié sur Corcieux puis il est dirigé à l'ouest de Corcieux sur la Chapelle (devant Bruyères ?) où il embarque pour Bussang au sud de l'Alsace, sans doute par le chemin de fer.



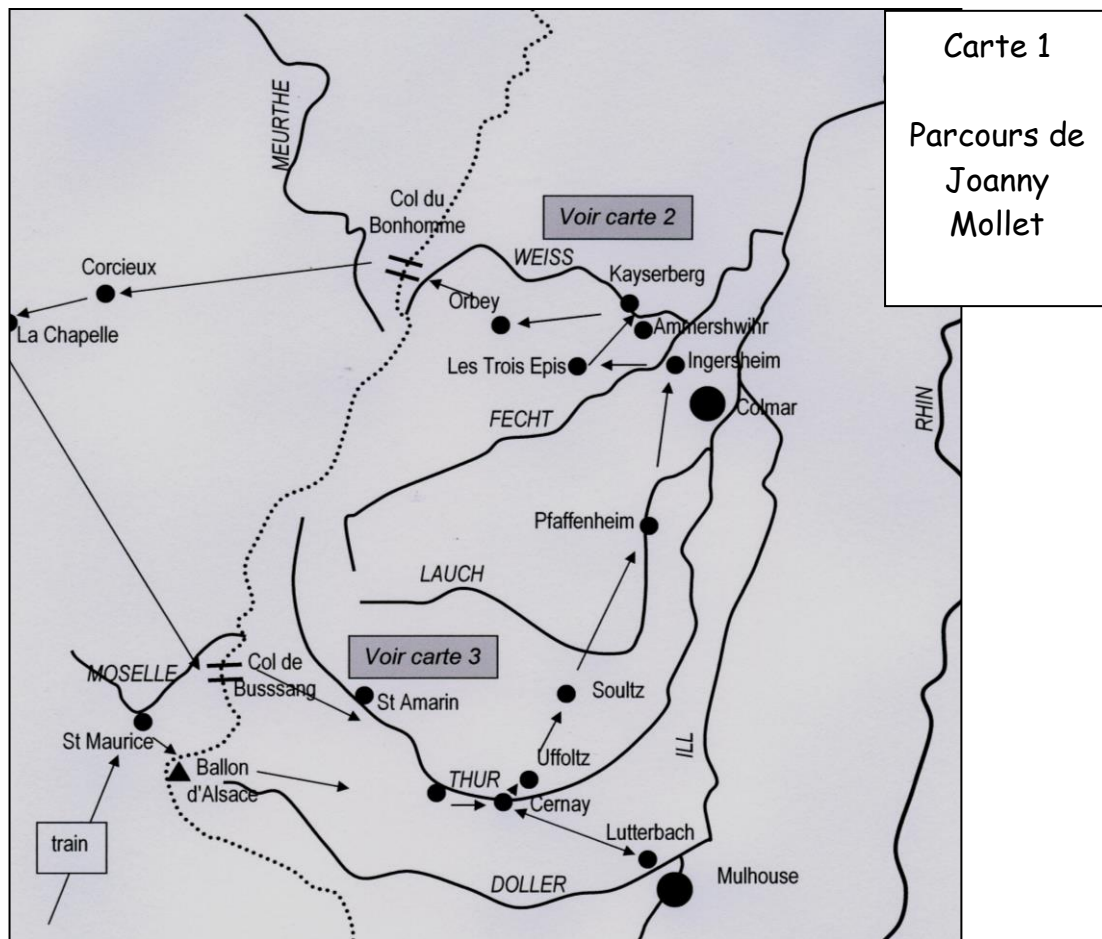
Photo L'illustration

" Le 7 août, nos alpins occupent le col du Bonhomme après un violent combat. Leur premier soin est d'abattre le poteau frontière. "

Le front se déplace à nouveau. On l'envoie dans un premier temps dans la région des Trois Lacs et puis est dirigé au sud vers le Col de Bussang et les chasseurs alpins vont alors retrouver les sites et les terrains qu'ils ont foulés à leur arrivée. Ils livrent de violents combats au nord-est de Thann dans les vallées et sur les Cols jusqu'à ce que le front se stabilise sur la ligne des Crêtes. Les hommes s'enterrent alors dans des

tranchées sans le savoir pour de longues années, ponctuées par des combats sporadiques et locaux mais extrêmement meurtriers. Le Linge, entre le Col de la Schlucht et Colmar dans le Val d'Orbey, puis au sud, le Vieil Armand (sud-est du Grand Ballon) témoignent encore aujourd'hui du sacrifice de milliers d'enfants de la France et de l'Allemagne.

Voici donc le témoignage, simple et captivant, sur la bataille d'Alsace, vécue au jour le jour par un Saint-Sorlinois, après son long voyage de Briançon à St Maurice sur Moselle, où il débarque le 12 août 1914. Après une pose, son bataillon monte sur le Ballon d'Alsace. Il a été demandé par le commandement pour épauler et soulager les hommes qui se battent pour la possession de Mulhouse. Les chasseurs du 28^{ème} BCA marchent de nuit, descendent les petites vallées vosgiennes en direction de l'est, l'Alsace alors allemande.



Joanny Mollet écrit :

"- Jeudi 13 août

De bonne heure après une nuit passée à la belle étoile, nous allons faire une reconnaissance sur la terre allemande. Nous ne voyons rien de particulier qu'un aéroplane et la nuit nous partons en avant.

- Vendredi 14 août

Après avoir marché toute la nuit et la matinée nous arrivons à Mamünter. L'ennemi est signalé à 2 km. La nuit arrive, nous prenons les positions de combat et on s'allonge sur place.

- Samedi 15 août

Nous approchons de Rodernes et nous voyons les traces d'un récent combat.

- Dimanche 16 août

Le matin nous partons pour Thann, jolie ville très riche. Ensuite Cernay 6 km plus loin. Nous y passons la nuit.

- Lundi 17 août

Nous occupons Cernay. Nous allons chercher une voiture d'armes prise aux Allemands à Lutterbach, près de Mulhouse.

Subitement, le 18 août, le commandement appelle ce bataillon vers le Nord car une contre offensive allemande se déclenche vers Colmar.

- Mardi 18 août

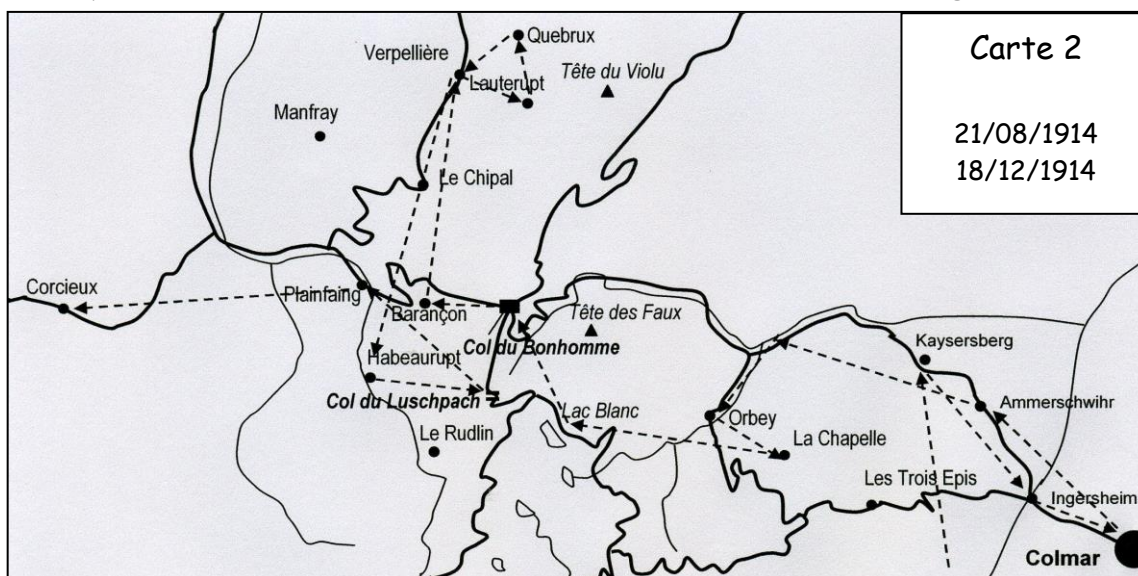
Le matin, nous quittons Cernay passant à Sennheim. Nous arrivons à Uffholtz.

- Mercredi 19 août

Nous repartons de nouveau, arrivant à Soultz, ensuite dans le village de Pfaffenheim un petit combat s'engage. Nous repoussons l'ennemi, nous avons un mort et deux blessés.

- Jeudi 20 août

Nous poussons une reconnaissance en avant de Pfaffenheim. Rien à signaler.



- Vendredi 21 août

Nous avançons toujours, nous arrivons au col des Trois Epis, dans la forêt, nous allons cantonner à Kaysersberg. Dans la nuit, il y a un nouveau-né, notre colonel en est le parrain.

- Samedi 22 août

Nous restons toujours à Kaysersberg. On reçoit l'ordre d'aller renforcer le 12 Chasseurs Alpains. La première compagnie ouvre le feu, elle laisse 11 morts, une trentaine de blessés. Nous gagnons le village d'Ingersheim.

- Dimanche 23 août

Une reconnaissance est poussée jusqu'à Colmar où c'est une vraie boucherie. Les cadavres allemands sont tous les uns sur les autres. Le soir nous venons à Ammerschwihl.

- Lundi 24 août

Nous occupons Ammerschwihl, le soir nous revenons à Kaysersberg.

- Mardi 25 août

Nous allons prendre position à St Archemer dans un coteau, nous passons la nuit à la belle étoile.

- Mercredi 26 août

Nous occupons toujours à Archemer les mêmes positions. Nous apercevons l'ennemi.

Après ces violents combats, les chasseurs croient toujours avancer. En réalité devant la contre attaque allemande, les Français doivent se replier vers les Vosges et sur les lignes des Crêtes de frontières avec des déplacements incessants de part et d'autre du Col du Bonhomme. Le mauvais temps arrive précocement.

- Jeudi 27 août

Après deux nuits passées dans Archemer, nous avançons sur Orbey.

- Vendredi 28 août

Nous arrivons à La Chapelle.

- Samedi 29 août

Nous prenons nos positions, de 2 à 4 h. une vive fusillade.

- Dimanche 30 août

Nous occupons toujours La Chapelle.

- Lundi 31 août

Nous changeons de position, l'artillerie ennemie nous tire dessus.

- Mardi 1^{er} Septembre

Un combat s'engage, nous ramenons 15 prisonniers.

- Mercredi 2 septembre

Le matin l'artillerie commence à bombarder, un combat s'engage, les pertes aux Allemands d'après le rapport s'élève de 13 à 1400. Les nôtres de 110 à 120 morts ou blessés.

- Jeudi 3 septembre

Nous quittons notre forêt, nous allons occuper le lac Blanc à la ferme de Rosberg.

- Vendredi 4 septembre

L'ennemi est signalé venant de Orbey, nous prenons position.

- Samedi 5 septembre

Nous restons à l'Hôtel du Lac Blanc où nous sommes bombardés par l'artillerie.

- Dimanche 6 septembre

Nous occupons toujours le Lac Blanc, nous descendons à la cave, nous prenons du champagne et des conserves.

- Lundi 7 septembre

Les Allemands bombardent l'Hôtel. Nous prenons plaisir à les compter : 188 obus en 1 heure. Aucun n'a attrapé, toujours court ou long.

- Mardi 8 septembre

Nous occupons aussi le col du Bonhomme où le général qui nous commande a été tué, le lieutenant Simon de la 3^{ème} compagnie, et plusieurs de nos camarades.

- Mercredi 9 septembre

La journée s'écoule avec les bombardements ainsi que la pluie.

- Jeudi 10 septembre

Nous descendons au Rudlin pour faire réparer les mitrailleuses par le col du Louchbach.

- Vendredi 11 septembre

Nous faisons ferrer les mulets, nous reprenons le chemin du Lac Blanc.

- Samedi 12 septembre

La journée se passe avec la pluie et le brouillard.

- Dimanche 13 septembre

Une forte reconnaissance est envoyée du côté de Orbey pour fouiller les fermes. 60 hommes commandés par le lieutenant Lejarre tuent 102 Allemands qui roupillaient. 10 des nôtres sont restés.

- Lundi 14 septembre

Les Allemands jusqu'à la nuit.

- *Mardi 15 septembre*

Nous quittons le lac Blanc pour aller rejoindre le bataillon au Col du Bonhomme.

- *Mercredi 16 septembre*

Nous restons dans une ferme à environ 500 m du col.

- *Jeudi 17 septembre*

La journée se passe avec quelques marmites.

- *Vendredi 18 septembre*

Nous occupons toujours le Bonhomme. Les bombardements continuent toujours.

- *Samedi 19 septembre*

Nous évacuons notre cantonnement à cause du bombardement. Nous allons dans une ferme au dessus de Barançon.

- *Dimanche 20 Septembre*

Le bombardement continue, le capitaine Valentin est tué.

- *Lundi 21 septembre*

Nous occupons toujours le Bonhomme, on va à la promenade des mulets à Plainfaing.



Les jours suivants, le temps est vif et pluvieux.

- *Jeudi 24 septembre*

Comme c'est l'anniversaire de la Sidi Brahim, notre lieutenant nous paie le vin de Bordeaux.

Les journées se passent calmes dans le cantonnement lorsque le bombardement recommence le dimanche 27 septembre.

- *Lundi 28 septembre*

Nous quittons le col du Bonhomme, nous venons à Verpellière.

- *Mardi 29 septembre*

Nous occupons Verpellière.

- *Mercredi 30 septembre*

On commence à être bombardés.

Durant 14 jours, la compagnie reste à Verpellière sans aucun changement.

- *Lundi 12 octobre*

Nous sommes bombardés dans le village.

- *Mardi 13 octobre*

Nous faisons une petite marche.

- *Mercredi 14 octobre*

Nous sommes toujours à Verpellière dans ce joli petit pays.

- Jeudi 15 octobre

Nous avons une compagnie cernée par les Allemands, elle se réussit à se dégager.

- Lundi 19 octobre

Nous faisons une marche jusqu'au Chipal. Le village a tout été incendié par les Allemands.

- Mardi 20 octobre

Nous apprenons que nous devons quitter Verpellière.

- Mercredi 21 octobre

Nous quittons Verpellière, nous allons cantonner à Lauterupt dans une maison isolée au bord d'un bois.

- Jeudi 22 octobre

Les mitrailleurs vont prendre position sur la place Mandray.

- Vendredi 23 octobre

Nous occupons Lauterupt.

- Dimanche 25 octobre

Nous avons un caporal et deux hommes blessés.

- Lundi 26 octobre

Nous changeons de cantonnement.

- Mardi 27 octobre

Nous occupons toujours Lauterupt, nous recevons deux mitrailleuses neuves.

- Mercredi 28 octobre

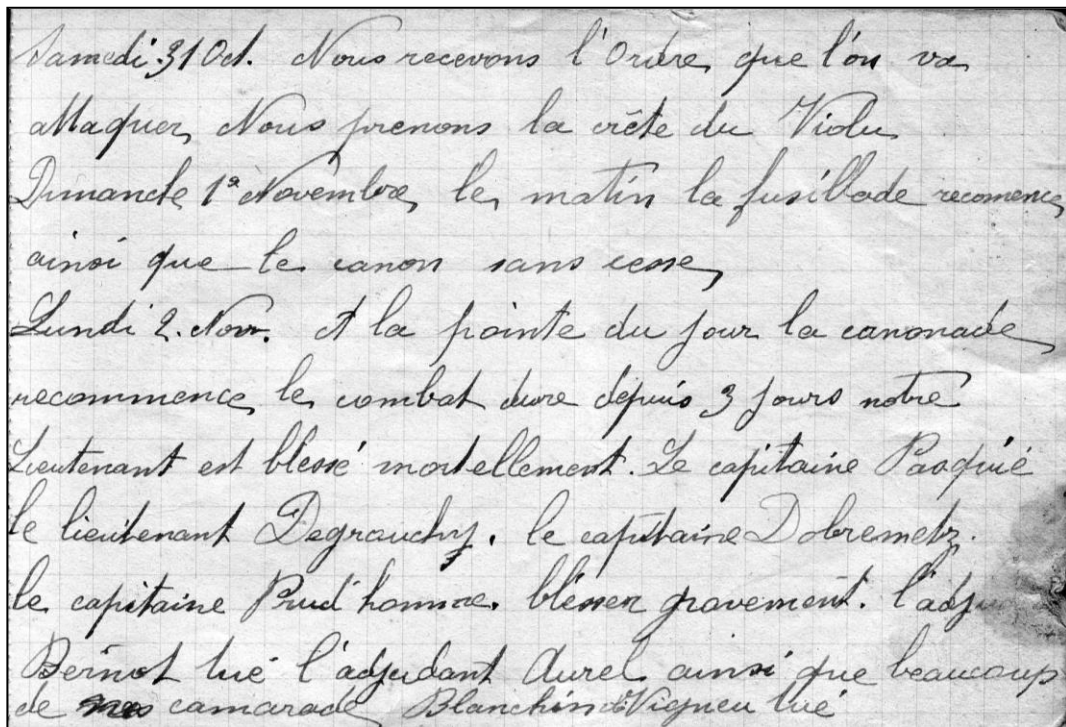
Nous essayons les nouvelles mitrailleuses.

- Jeudi 29 octobre

La journée est froide et pluvieuse.

Vendredi 30 octobre

Le canon ne cesse de tirer du côté de St Dié à une quinzaine de kilomètres d'où nous sommes.



*Samedi 31 Oct. Nous recevons l'ordre, que l'on va
attaquer, nous prenons la crête du Tivol.
Dimanche 1^{er} novembre, le matin la fusillade recommence
ainsi que le canon sans cesse,
Lundi 2. Nov. A la pointe du jour la canonade
recommence, le combat dure depuis 3 jours notre
Lieutenant est blessé mortellement. Le capitaine Paquie
le lieutenant Degrauchez, le capitaine Dobremetz,
le capitaine Paul Thomas, blessés gravement. L'adju
Berinet tué l'adjudant Aurel ainsi que beaucoup
de ~~nos~~ camarades Blanchin et Vigneu tué*

- Mardi 3 novembre

Le combat continue, nous occupons le terrain conquis. Les Allemands font des contre-attaques, mais sans succès.

- Mercredi 4 novembre
Nous descendons cantonner à Québrux, les mitrailleuses restent dans les tranchées.
- Jeudi 5 novembre
Le combat engagé depuis 6 jours continue.
- Vendredi 6 novembre
Comme les jours précédents, la lutte continue. Nous avons un tireur tué et un caporal blessé à la mitrailleuse.
- Samedi 7 novembre
Le calme commence à revenir.
- Dimanche 8 novembre
La canonnade recommence.
- Lundi 9 novembre
La journée se passe assez bien, nous sommes toujours à Québrux.
- Mardi 10 novembre
Situation inchangée, la canonnade continue.
- Mercredi 11 novembre
Un parlementaire allemand vient demander 3 heures pour enterrer leurs morts, ce n'est pas accordé. Il y en a une quantité devant une compagnie 52, les jambes en l'air.
- Jeudi 12 novembre
Rien de changé, nous sommes toujours à Québrux.
- Vendredi 13 novembre
On commence à voir la neige.
- Samedi 14 novembre
Il neige toute la journée.
- Lundi 16 novembre
Notre artillerie tire toute la journée.
- Mardi 17 novembre
Les Allemands attaquent mais se retirent avec beaucoup de pertes.
- Mercredi 18 novembre
Les Allemands tentent de se rapprocher.
- Jeudi 19 novembre
La journée se passe assez bien.
- Vendredi 20 novembre
Ça gèle, le froid commence à faire rage.
- Samedi 21 novembre
La canonnade ennemie recommence.
- Dimanche 22 novembre
Nous sommes toujours à Québrux.
- Lundi 23 novembre
Journée froide assez calme.
- Jeudi 26 novembre
Voilà 22 jours que nous sommes chez Miclo. Nous apprenons que nous allons quitter bientôt pour aller attaquer la Tête des Faux.
- Vendredi 27 novembre
La neige recommence à tomber.
- Samedi 28 novembre
Nous restons toujours à Québrux.
- Dimanche 29 novembre

Nous quittons Québrux, nous allons cantonner à Verpellière.

- *Lundi 30 novembre*

Nous allons 5 km plus loin, à Habeaurupt .

- *Mardi 1er décembre*

Nous passons notre journée au café. Depuis 2 mois on n'avait pas pu y aller.

Début décembre, à l'est du Col du Bonhomme, se déroule une terrible bataille pour la possession du sommet de la Tête de Faux - chasseurs français et allemands attaquent sans arrêt. Joanny MOLLET note très brièvement ce qu'il voit des combats.

- *Mercredi 2 décembre*

Nous partons le matin pour aller attaquer. Nos compagnies sont engagées mais il y a au moins 10 blessés ou morts sur 2 compagnies mais nous gagnons la Tête des Faux.

- *Jeudi 3 décembre*

La lutte continue mais nous gardons la crête que les Allemands essaient de reprendre.

- *Vendredi 4 décembre*

Le matin la canonnade recommence.

- *Samedi 5 décembre*

La canonnade devient de plus en plus forte, nous restons dans une grange.

- *Dimanche 6 décembre*

Les bombardements continuent, de même le 7 décembre et le 8.

- *Mercredi 9 décembre*

Nous avons 2 mitrailleurs blessés par un obus.

- *Jeudi 10 décembre*

Bombardement sans cesse.

- *Vendredi 11 décembre*

Nous quittons notre abri, nous changeons de place, nous venons cantonner dans une ferme au col du Louchbach.

- *Samedi 12 décembre*

Nous restons dans notre cantonnement.

- *Dimanche 13 décembre*

Fusillade assez forte, le temps très froid, nous restons au cantonnement.-

Mais les pertes ont été trop cruelles, les troupes décimées doivent se replier, se reformer en arrière du front.

- *Mardi 15 décembre*

La neige tombe, nous restons au cantonnement.

- *Jeudi 17 décembre*

Nous allons cantonner à Plainfaing.

- *Vendredi 18 décembre*

Nous recevons l'ordre de partir pour aller au repos à Corcieux.

- *19 décembre, 20 et 21*

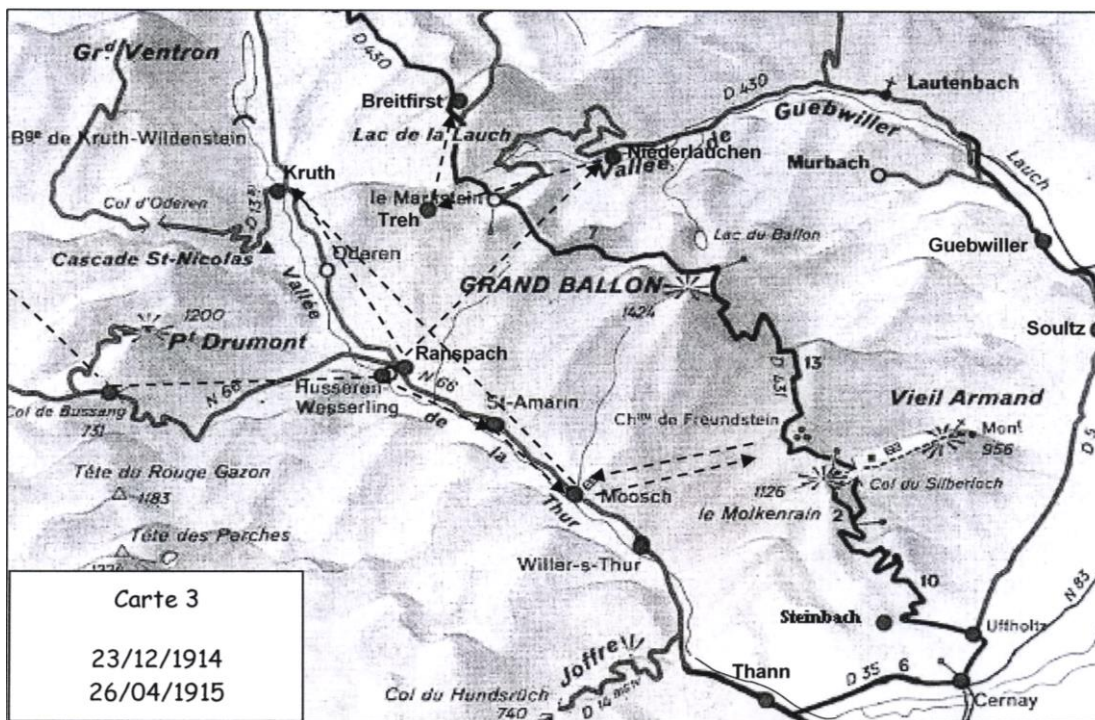
Nous restons dans les casernes, le bataillon se reforme complètement.

- *Mardi 22 décembre*

Nous restons à Corcieux où on se trouve bien.

Mais le repos n'est que de courte durée. Le front de Mulhouse réclame à nouveau des combattants, d'où le déplacement Nord Sud très impressionnant : les chasseurs rejoignent le Col de Bussang et de là descendent la vallée de La Thur.

Ils livrent de violents combats sur les crêtes et les cols autour de Moosch, combats qui annoncent déjà l'impitoyable bataille du Vieil Armand en début 1915.



- Mercredi 23 décembre

A 2 h du matin, nous avons réveil, nous quittons Corcieux pour aller embarquer à la Chapelle et nous allons débarquer à Bussang où nous cantonnons dans les baraquements du 15ème bataillon.

- Jeudi 24 décembre

Nous partons le matin pour l'Alsace, nous passons le col de Bussang, à Wesserling, à St Amarin. Nous venons cantonner à Moosch, près de Thann.

- Vendredi 25 décembre

A 1 h du matin nous partons. A 2 h nous arrivons sur le terrain. L'artillerie tape dur, la lutte continue, nous prenons le village de Steinbach.

- Samedi 26 décembre

La lutte continue.

- Dimanche 27 décembre

La canonnade continue ainsi que la fusillade.

- Le 28 décembre

Nous gardons nos positions.

- Le 29 décembre

Les Allemands attaquent mais se font amocher devant la 2ème compagnie. il y en a au moins 90 de morts.

- Le 30 décembre

On aperçoit un ballon captif dans la direction de Colmar.

- Le 31 décembre

La canonnade continue, tous les villages des environs flambent.

- Le 1er janvier 1915

A l'occasion du jour de l'An, nous buvons le champagne et distribution de pruneaux par les canons boches.

- Le 2 janvier

Quelques canonnades et fusillades.

- Le 3 janvier

La canonnade devient terrible, 5 villages brûlent autour de nous.



- Le 4 janvier

Les Allemands attaquent mais sans résultat.

- Le 6 janvier

Une section de la 1ère compagnie est cernée mais on réussit à se dégager en laissant 30 morts et 8 blessés.

- Le 7 janvier

Une violente attaque par les Allemands.

- Le 8 janvier

Les Allemands continuent à bombarder.

- Le 9 janvier

Nous avons une compagnie faite prisonnière. 3 compagnies viennent pour dégager mais ne peuvent pas, laissant sur le terrain un commandant, deux capitaines et 54 morts.

A partir du 10 janvier, la neige tombe sans arrêt. Les chasseurs rejoignent le village de Willer. Ils reçoivent des bombes lâchées par des avions. Le 19 janvier, nouvelle attaque, 25 hommes et un sergent sont faits prisonniers. Neige, attaques incessantes et toujours des avions qui bombardent.

- 3 février

Nous allons changer de souliers à Moosch.

- 4 février

Nous repartons dans les tranchées et on réussit mal, dès ce moment se produit une forte attaque mais on fait 52 prisonniers boches.

- 5 février

Nous remontons au col de Tomannitz Platz où on est à l'abri des obus.

- 6 février

Nous faisons un abri confortable.

- 7 février

Le temps assez beau, nous restons au col.

- 8 février

Les avions français et allemands cherchent à reconnaître les positions de l'artillerie.

- 9 février

Un avion allemand lance des bombes sur Willer.

- 10 février

Les projecteurs éclairent jusqu'au Col.

- 11 février

La neige tombe, les marmites tombent sur les tranchées.

- 12 février

Le président de la République vient à Moosch avec tout son Etat Major. (NDLR : Il s'agit de Raymond Pointcarré).

- 13 février

Des avions boches cherchent à découvrir nos batteries.

- 14 février

La neige tombe, l'artillerie ne peut pas tirer.

- 15 février

Nous allons chercher des planches avec les mulets.

- 16 février

Nous avons le plaisir de voir deux avions, un boche et un français qui se tirent dessus avec des mitrailleuses mais ils s'éloignent vite.



- 17 février

Nous allons faire ferrer à Moosch. Les avions se croisent.

- 18 février

Nous descendons des pioches et des fils de fer dans les tranchées.

- 19 février

Le 6ème chasseur attaque et prend une ferme occupée par les Boches, remplie de munitions, 5 mitrailleuses, deux lance-bombes et beaucoup de fusils.

La neige continue, avec un temps affreux, le vent souffle.

- 4 mars

Nous allons chercher des cartouches à Moosch.

- 6 mars

Nous attaquons, nous prenons une crête, les boches ont de grosses pertes.

- 7 mars

Les Allemands font contre-attaque.

Après ces très durs combats, enfin un peu de calme et de repos à Moosch avec retour par la suite à Kruth.

- 21 mars

Nous partons de Kruth, nous passons 4 villages Wesserling, Ranspach et nous allons à Niederlauch, dans la vallée de la Lauch et nous cantonnons à la maison forestière.

- 22 mars

Nous montons les pièces aux avant-postes et nous retournons les chercher la nuit.

- 23 mars

Idem, deux avions viennent nous rendre visite.

Il neige, il neige toujours, mais...

- 1er avril

On dirait que le beau temps veut revenir.

- 2 avril

La journée se passe assez belle, deux avions survolent, l'un boche et l'autre français. On entend quelques coups de feu.

- 3 avril

La journée se passe assez bien, la pluie tombe.

- 4 avril

Journée de Pâques bien triste.

- 5 avril

Toujours le même de temps, nous apprenons que nous devons revenir à Kruth pour deux jours et après de nouveau attaquer.

- 6 avril

La pluie tombe toujours, nous quittons Niederlauch pour aller à Kruth.

- 7 avril

Nous allons ravitailler les compagnies par la pluie et la neige, nous revenons "inreconnaissables"

- 8 avril

Toute la nuit, il pleut encore, nous recevons l'ordre de partir pour aller au Trékoff. Nous partons de Kruth à 1h30, nous arrivons à la ferme de Treh à 4h30. Nous couchons dans une baraque en planches.

- 9 avril

Nous recevons l'ordre de monter les pièces aux avant-postes et nous revenons à la ferme de Treh. A 5 h nous recevons l'ordre de monter des treillis aux compagnies par un mauvais temps. La neige tombe et ça fait une tempête, pour aller ça va encore. Nous avons un agent de liaison qui nous mène à la compagnie, mais pour revenir, on ne voyait point de chemin du tout, nous avons perdu le chemin et nous nous sommes perdus. Nous avons marché une partie de la nuit mais impossible de trouver le chemin. A force de marcher, nous tombons sur une vieille baraque, nous rentrons dedans et nous y passons le restant de la nuit. Le jour vient, nous allons faire une reconnaissance pour trouver le chemin, nous le trouvons et nous retournons à la ferme sur les mulets et nous sommes tous gelés.

- 10 avril

La neige tombe toujours, les chemins sont tous comblés de neige.

- 11 avril

Le temps est un peu meilleur, nous restons toute la journée au cantonnement.

- 12 avril

Nous sommes toujours à la ferme de Treh.

- 13 avril

Nous recevons l'ordre de monter à la ferme de Breitfirst pour porter les pièces en avant.

- 18 avril

Le bataillon attaque, prend un village, trois pièces de canon, deux mitrailleuses et fait des prisonniers.

- 19 avril

Nous avançons toujours.

- 20 avril

L'artillerie tire tout le jour.

- 25 avril

Le bataillon est relevé des avant-postes, nous allons chercher les pièces.

- 26 avril

Rien de nouveau.

Là s'arrête le carnet de Joanny MOLLET.

Les notes journalières du chasseur Saint-Sorlinois prennent donc fin le 26 avril 1915.

Sans doute en est-il fini des marches journalières, des combats incessants, les hommes vont s'enterrer dans les tranchées.

Avec quelques compagnons, une vingtaine, il revint au pays en 1918, retrouva les siens et les travaux de la ferme. En 1926, il épousa Louise Bret de Corbelin ; ils eurent 3 filles. Il est décédé en 1959.

La commémoration du 11 novembre fut toujours pour Joanny Mollet un devoir sacré. Pas question ce jour-là de sortir les chevaux de l'écurie. En plus de la mémoire des terribles mois et années de guerre, il vivait dans l'espoir que l'on ne reverrait plus jamais ça. C'est bien pourquoi, le jour de la déclaration de guerre en 1939, pour la seule fois de sa vie ses filles le virent pleurer "comme un enfant".

Composition et rédaction du texte : Jean Gonthier

Documentation, textes et photos : Gilbert Batier, Madeleine et Marcelle Mollet, Julien Verger, Mme Fugin et la mairie.

Au temps de la batteuse

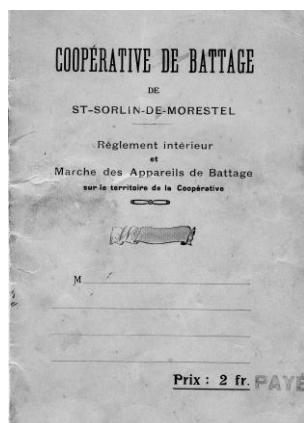
Pendant des siècles, le battage des céréales s'est fait au fléau, à la sueur des hommes. Entre la fin du XIX^e siècle et au cours du XX^e, tout a évolué grâce à la machine qui est venue alléger le travail des paysans.

Parlons de cette batteuse, qui égrenait le blé et l'avoine de maison en maison et animait le village de son ronronnement caractéristique.

Au départ, c'est Monsieur Guiard des Voûtes qui allait de ferme en ferme ; mais la machine s'est usée et les agriculteurs ont décidé de monter une coopérative de battage et d'acheter leur matériel.

C'est en 1926 que leur nouvelle batteuse a démarré, mais le tracteur n'est arrivé que l'année suivante, et de ce fait s'est toujours appelé " Désiré ". En l'attendant, monsieur Berger de Brailles est venu dépanner avec le sien. "Désiré" était un tracteur de marque allemande, tout en fer, même les roues étaient en fer. Monsieur Gonnet de La Frette le conduisait debout, à cause des trop fortes vibrations.

Le tracteur fonctionnait au gas-oil ; de ce fait, pendant la guerre de 1939/40, il a fallu un moteur électrique sur châssis pour le remplacer, branché avec des perches au poteau, cela avec des moyens de peu de sécurité parfois.



Cette coopérative de battage englobait Saint-Sorlin et le haut de Dolomieu, Bordenoud. L'ensemble était divisé en cinq sections, qui chacune à leur tour débutait la saison de battage ; celle-ci commençait après les moissons, vers la fin du mois de juillet et durait à peu près deux mois. La batteuse desservait toutes les fermes, et les "pauses" étaient plus ou moins importantes.

Pendant la guerre, le transfert de la machine se faisait avec les chevaux par mesure d'économie du gas-oil sauf pour "la grimper" à La Frette. Pour cette corvée, parfois plusieurs attelages étaient nécessaires, et les chevaux ne s'accordaient pas toujours bien !

La mise en route de la batteuse était tout un art ..., et les responsables arrivaient tôt le matin. Il fallait : caler, mettre de niveau (très important dans les cours un peu pentues). La courroie très large, reliant le tracteur à la batteuse était croisée, et transmettait une grande force pour entraîner la machine. Il fallait échauffer un peu le moteur à l'aide d'une petite manivelle. Quand tout était prêt, un signal sonore retentissait et chacun prenait sa place.

C'était un travail collectif et solidaire. Une quinzaine de personnes était nécessaire pour les différents postes à pourvoir. Il y avait ceux qui jetaient les gerbes de la grosse meule sur le plateau de la batteuse, celui qui enlevait les liens ou coupait les ficelles et les récupérait, l'engreneur qui devait alimenter avec régularité et précision - en général à ce poste délicat un habitué de ce travail - ensuite les " hommes de la paille " qui la transportaient avec une fourche pour faire le pailler.



La cuche ou meule pouvait être de paille ou de foin.

Enfin le "bourrier" (balle ou enveloppe des céréales) était récupéré dans un coin. Un gros travail aussi pour celui qui charriait les sacs de grains, car il fallait encore monter les escaliers, le sac sur les épaules, pour accéder au grenier. Le grenier se trouvait la plupart du temps à l'étage dans la maison d'habitation.

Germain Chavanel au travail



Pour les "pauses" importantes - la journée complète par exemple - il fallait prévoir un personnel suffisant pour se relayer, afin que la cadence soit maintenue. C'était un travail à la chaîne.... Avec la poussière dégagée et la chaleur d'été, il ne fallait pas oublier de rafraîchir tout ce personnel laborieux et bénévole.

Le travail se terminait par un bon repas copieux de batteuse fait avec les produits de la ferme et de la basse-cour.

Et le lendemain, tout continuait, ou recommençait chez un voisin.

Tout évolue..., tout change... et en 1962 la moissonneuse-batteuse a fait son apparition à Saint-Sorlin. Nous ne savons pas ce qu'est devenue notre batteuse ! Peut-être tourne-t-elle encore dans les fêtes d'été de démonstration de battage, au grand plaisir de ceux qui ont vécu cette époque, et de ceux - de plus en plus nombreux - qui ne l'ont pas connue ? Cette époque ne nous paraît pas si lointaine, mais que de progrès, en peu de temps... !



Une journée de battage en 1936 à la ferme Chavanel à La Frette (Photo prêtée par Geo Chavanel)



La batteuse dans les années 1950 (Photo prêtée par Maurice Cottaz)

Madeleine et Marcelle Mollet avec l'aide de Jo Genin et Jean Allagnat.

Mes vacances à Saint-Sorlin

Souvenirs de Madame Cécile Gambazzi, née Favier ("Ninette")

Cécile est née en 1928 aux Avenières, village où elle a passé son enfance et effectué sa scolarité.

L'une de ses tantes, Louise Perriol, était modiste dans cette même cité, elle a épousé Marcel Thiel (1900-1987), fils d'Alice Thévenet, originaire de Saint-Sorlin.

Et c'est ainsi que nous allons parler des "demoiselles Thévenet" ou des "dames Thévenet" avant d'évoquer les vacances de Cécile.



Maison Thévenet à Brassard
(aujourd'hui Madame Guerri)

En partant de la gauche :
Inconnu - Joseph Morel ? - Marguerite Bordel
épouse Joseph Morel - Valentine Thévenet -
Clotilde Thévenet - Séraphie Bordel - Lili
Buttin et ses parents.

*La reconnaissance des personnes sur les
photos est quelquefois aléatoire...*

Les demoiselles Thévenet, natives de Saint-Sorlin, avaient pour prénom Alice (1877-1954), Valentine (1879-1967), Cécile (1883-1932) et Clotilde (1886-1967).

Madame Gambazzi fait remarquer que dans la revue numéro 1, Danièle Morel a oublié de citer Clotilde page 61.

Leur papa était cafetier et son établissement apparaît en 1894 et 1900, pages 52 et 53 du livre "Saint-Sorlin-de-Morestel autrefois", sur les croquis récapitulatifs établis par Gilbert Batier, d'après d'anciens almanachs.

" Il était très dur" selon Cécile Gambazzi, est-ce la raison pour laquelle sa femme et ses filles étaient allées se "placer" chez un brasseur de bière dans l'Est de la France (la maison Hatt) ?

Cécile a aussi entendu raconter que les filles avaient de très beaux cheveux frisés et qu'on les leur rentrait sous un petit bonnet, pour ne pas être "plus belles que la patronne" !

Devenues grandes, elles ont travaillé dans l'Est ou à Paris, comme gouvernantes dans des maisons bourgeoises.

Valentine a eu une vie extraordinaire. Placée chez une danseuse russe, elle est allée en Egypte, savait tirer les cartes et était grande consommatrice de romans policiers.

L'une des quatre avait servi chez un personnage étrange, médecin. On parle du fils d'Emile Zola...

Alice est la seule à s'être mariée, avec quelqu'un de Pont-à-Mousson, dont elle a eu un fils, Marcel. Par la suite, Alice a divorcé ; quant à Cécile Thévenet, elle est décédée assez jeune.

Revenues au pays à l'âge de la retraite, elles ont eu de multiples contacts avec leur entourage, et leur table était généreuse ; leurs spécialités étaient, selon Ninette, l'entrecôte marchand de vin et les œufs à la neige.

Parmi la famille et les amis, on comptait les Morel, les Chavanel, les Gilet, les Maurin, Marie et Philomène Vacher (qui habitaient la maison de François Batier, et qui portaient toujours des chapeaux noirs....) et bien d'autres encore.

Durant la guerre, elles ont accueilli une avocate à la cour d'appel de Paris, juive, dite "la baronne d'Alsace" ou "madame d'Alsace", chez qui Valentine avait été gouvernante à Paris. Elle venait se réfugier à Saint-Sorlin avec son amie "Doudie", pour fuir le nazisme et Monsieur Gilet soulignait dans une interview précédente la discrétion de la population.

La guerre finie, la baronne et sa protégée sont reparties à Paris, Ninette ajoute que les demoiselles Thévenet n'en ont jamais eu de nouvelles !

Et les vacances alors ?

Quand Cécile était petite, à l'âge de 9/10 ans, ses vacances se passaient chez Platroz, car Germaine Platroz, maman des frères Arnaud, était alors modiste, tout comme son amie Louise Perriol, tante de Cécile. "Germaine était très gentille, très intelligente " ajoute Cécile. Cette dernière se souvient bien des parents Platroz qui tenaient hôtel, restaurant, épicerie, régie, spécialement quand ils grillaient le café. Elle tournait alors la manivelle ; parfois, quand ils étaient à court de café, on lui disait d'aller en chercher un peu chez mademoiselle Allagnat.

Côté cuisine, elle se souvient avec gourmandise "de l'omelette parmentière"...

Parmi d'autres pensionnaires, elle retrouvait Monsieur et madame Cabus et leur fille. Monsieur Cabus était le directeur du zoo de Vincennes.

La voici en photo dans le jeu de boules qui dominait l'église avec Roxane Cabus, puis une autre photo avec Odette Schmitt,



alors qu'ici, en 1937, elle se trouve chez "la centenaire Madame Journaux" (maison Mazet aujourd'hui Ogier).

Debout à gauche :
une employée de maison – Madame Mazet – une
dame de compagnie
Assises : Cécile Favier – Madame Journaux,
maman de madame Mazet



Plus tard, au temps de son adolescence, Cécile venait en vacances à Brassard, chez sa tante, puisque Louise avait épousé Marcel, un descendant des Thévenet.



Mariage de Marcel Thiel avec Louise Perriol, tante de Cécile Gambazzi (celle-ci est à droite du marié)

Elle se revoit arriver avec sa petite valise sur son vélo.

"On prenait l'eau au puits chez les Thévenet. On prenait les fromages blancs chez les tantes de Georgette Héraud, Célestine et Adèle Cattin (maison Bouilloux actuellement)."

Pendant quinze jours, elle s'adonnait aux joies de la campagne : avec Andrée et Gilberte Thévenet, elle allait en champ aux vaches et toutes trois chantaient à tue-tête des "Ah ah ah...", avec Valentine, elle fredonnait "Ne rendez pas les hommes fous..." Quand elle rentrait des champs, elle buvait le lait bourru. Avec Louisette et Georgette, elles allaient "gabouiller" dans le lavoir où les têtards les amusaient beaucoup.

Elle randonnait à bicyclette dans le village et aux alentours. Elle se souvient également de Lili Buttin, le fils du Dè (il s'agit de Joseph Buttin qui habitait la maison Dumas actuellement).

Son frère, Robert Favier, venait lui aussi souvent à Saint-Sorlin. Ayant un petit atelier de tissage, il rendait visite aux Laurent pour des raisons professionnelles.

Après de nombreuses années à l'hôpital de Morestel, il est décédé le 24 décembre 2005. Sa sœur le visitait régulièrement depuis Lyon où elle habite, c'est ainsi qu'elle a rencontré Denise Méneraud, originaire de Saint-Sorlin et qu'elle a accepté de partager avec nous ses souvenirs de jeunesse. Nous l'en remercions.

Interview réalisée le 16/08/05 chez Mireille Rivier en présence de Georgette Héraud, Denise Méneraud, Madeleine et Marcelle Mollet.

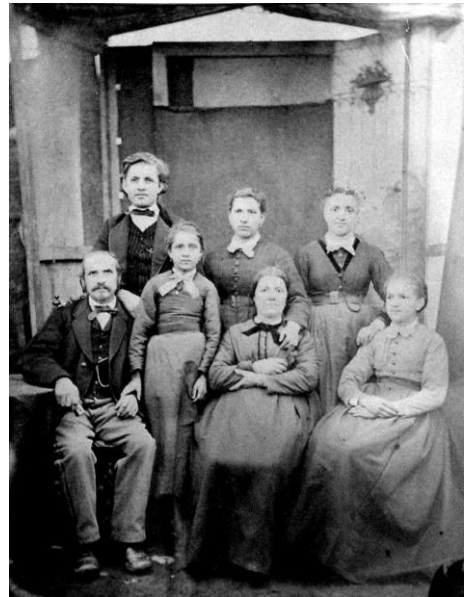
NB : J'ai également rencontré Gilberte et Elie Buttin qui ont précisé quelques points et fourni des photos, j'ai interrogé Dany Petriacq (née Morel) quant à la légende de celles-ci.

Merci à eux !

Maryse Budin

Le chalet Pépin

La famille Merle était installée à La Côte depuis plusieurs générations. Une photo de 1876 intitulée "nid de Merle" montre les parents nés en 1829 et 1828 avec leurs cinq enfants dont Emile né en 1857 qui hérite de la maison familiale. Emile est bimbetotier à Lyon, il sera par la suite nommé président d'honneur du syndicat des bazars de cette ville. Il meurt en 1927.



La maison avant 1926
Aujourd'hui maison Robert Budin

Son fils unique, Claude, hérite à son tour de la maison de La Côte. Au début du XXème siècle, cette maison a des dimensions inférieures à la maison actuelle.

Après avoir acquis une parcelle de terrain en 1926, Claude décide d'agrandir la maison pour la transformer telle qu'elle est encore aujourd'hui.

A cette occasion, il refait faire l'intégralité du toit.

Pour utiliser la charpente et les tuiles enlevées à la première bâtisse, Claude fait ériger au sommet de son jardin, côté Nord, sur un terrain plat qu'il possède, une petite maison que l'on peut comparer à un chalet vu sa taille modeste. La maçonnerie est l'œuvre de André Laurent, ce dernier avait coutume de dire que c'était la seule maison qu'il avait faite entièrement durant sa vie.



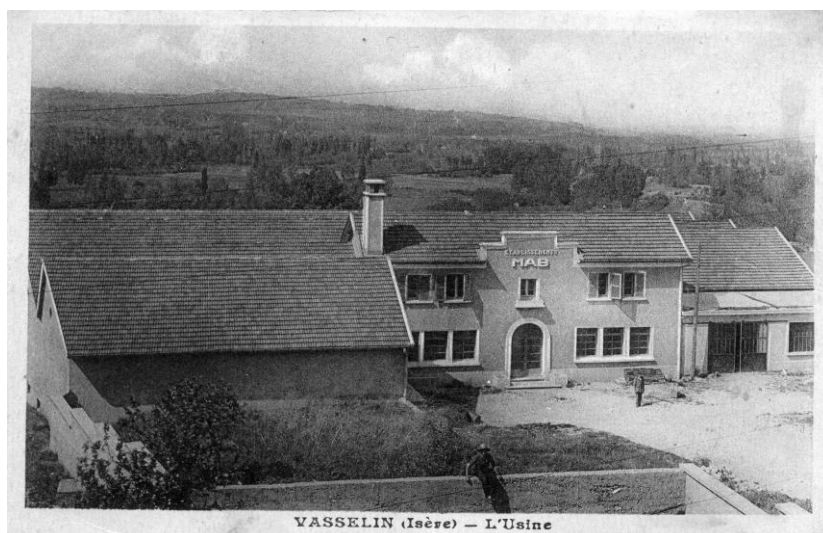
Le chalet Pépin en 2006
Aujourd'hui maison Yves Argaud

Claude a plusieurs usines dans la région. L'une d'entre elles se situe place Juliette Récamier à Lyon et on y fabrique des parapluies (la fabrication d'imperméables a précédé celle des parapluies et a été abandonnée). Claude Merle, par commodité sans doute, pense que cette activité peut se faire sur place dans le secteur de Saint-Sorlin. C'est ainsi qu'il cherche des ouvrières à domicile et qu'il contacte Madame Maria Cholat en 1946. L'apprentissage se fait à Vasselin chez Madame Cotte née Reynier. Une dame de Lyon vient montrer la façon de s'y prendre à plusieurs ouvrières, madame Cholat est une des premières à tenter l'aventure. Monsieur Merle lui fournit une grosse Singer munie d'ourleurs et du tissu huilé, difficile à travailler. "On m'apportait les triangles tout coupés et les montures, huit ou dix ou douze baleines, pour des petits, des moyens ou des grands parapluies. On devait assembler les pointes ; ce travail était bien agréable mais il fallait y passer beaucoup de temps".



Monsieur et Madame Merle étaient venus offrir à Madeleine ce beau parapluie pour sa communion solennelle. En 2006, il a toujours beaucoup de charme.

En 1949, changement : l'entreprise se dénomme maintenant MAB ; il s'agit des initiales de trois associés, Merle, Allion, Bourgeat. Ils ont acheté l'usine de Vasselin. Monsieur Joanny Chamolley a travaillé à la construction (extension ? rénovation ?) du bâtiment avec l'entreprise de maçonnerie Pase de Dolomieu.



Carte postale prêtée par Marcel Feuillet

Dès lors, on fabrique des parapluies plus compliqués, plus chers, ce qui nécessite un nouvel apprentissage. Par la suite, il y aura encore une appellation différente : "Parasolerie Marie-Louise Merle". Finalement l'activité s'arrête dans les années 60/61 : "Monsieur Merle ne voyait plus, j'allais l'aider à couper" se souvient Madame Cholat.

Ces travaux de coupe et de préparation, Monsieur Merle les effectuait dans son chalet : "Il faisait la navette au moins vingt fois par jour, entre le chalet et la maison" dit Madame Roberte Chamolley qui aidait Madame Merle aux travaux ménagers. "Quand ça pressait, j'allais donner un coup de main ; le premier étage était plein de colle. L'hiver, un gros poêle chauffait l'ensemble".

Madame Cholat se souvient de plusieurs ouvrières : Madame Vigouroux, Jeanine Devaux, Madame Yvrard, Madame Colombin, Elise Miège. "Une année, il y avait tellement de commandes, qu'Yvette Chamolley, fille de Roberte et Joanny, étaient venue m'aider. Même ma fille Colette a cousu des "garnis", les petites rondelles en bout de parapluie. On livrait surtout dans le Nord, des parapluies d'enfant pour la Saint Nicolas".

Yves Argaud, qui a acheté le chalet par la suite, a trouvé des poignées de parapluies en forme de canard au bec jaune, d'éléphant, de caniche etc. La famille Budin a fait les mêmes trouvailles dans la maison du bas. Yves Argaud a également trouvé des rouleaux de tissu noir et moiré, une banque de magasin en chêne, autant de restes épars d'une activité et d'une époque révolues (Monsieur et Madame Merle sont décédés en 1973 et 1975).

Grâce aux témoignages de Mesdames Maria Cholat et Roberte Chamolley, de Messieurs Armand Page, Yves Argaud, François Herbepin, nous avons pu faire revivre "le chalet Pépin" (Chacun aura reconnu le nom familier du parapluie).



1973 / de gauche à droite Mme Jeanne Guinet – Mme Blayon – M Merle – Mme Merle – Mme Guinet/Vachier (document prêté par Madame Cholat)

Maryse Budin

Les voyages du jeune Lili

Lili (Elie) est le fils unique de Joseph Buttin dit "Le Dè" et de Victorine dite "Torine". Il est né le 6 mars 1923 au quartier du grand Brassard dans la maison où habite actuellement la famille Dumas. Il quitte l'école à quatorze ans et dès lors pratique la culture avec ses parents "tout à la fourche".



Cette photo a été prise à Couvèrier, hameau de Dolomieu où habitaient les grands-parents de Lili.

Derrière, de gauche à droite : le papa de Lili, sa maman, le grand-père Taconnet, Clotilde Thévenet ?

Devant : Marcel Thiel, Lili, et Alice Thévenet



Le 16 mars 1943, à l'âge de 20 ans, il part aux Chantiers de Jeunesse.

Que sont les Chantiers de Jeunesse ?

Après la foudroyante offensive allemande commencée le 10 mai 1940 et la déclaration de guerre de l'Italie à la France, le général Weygand donne l'ordre de retraite générale.

Paul Reynaud démissionne et c'est le maréchal Pétain qui arrive au pouvoir le 16 juin, deux jours avant l'appel du général de Gaulle sur les ondes de la BBC. Le ministre de la guerre, Colson, charge le général de la Porte du Theil de regrouper les jeunes incorporés les 8 et 9 juin, maintenant démobilisés, disséminés et errant en zone libre.

Le général de la Porte du Theil, ancien scout, propose la création de groupements de jeunesse en zone Sud, pour donner aux jeunes par une vie de travail rude en pleine nature, une formation morale et virile.

Il forme donc les "camps de jeunesse" qui deviennent "groupements de jeunesse" puis "Chantiers de Jeunesse" (décret signé par Pétain et Weygand le 31/07/1940). S'y ajoutent deux autres organisations plus élitistes "les Compagnons de France" et "l'Ecole des cadres d'Uriage".

Les valeurs prônées par le gouvernement de Vichy pour ces mouvements sont celles de la jeunesse chrétienne d'avant-guerre, basées sur l'éducation morale et religieuse et le respect de l'ordre. En outre de nouveaux groupements appelés "Jeunesse et Montagne" sont créés dans les massifs français à l'initiative du général d'aviation Harcourt.

Le 30 septembre 1940, on compte 46 groupements de jeunes installés dans le Massif Central, les Alpes et le Jura, les Maures et les Pyrénées et le 18 octobre un décret est signé pour étendre ce dispositif à l'Afrique du Nord.

Le 18 janvier 1941, la loi institue les Chantiers de Jeunesse de façon permanente, le stage est de huit mois, obligatoire pour tous les citoyens.

En mars 1942, l'esprit de l'Ecole des cadres d'Uriage, tourné vers la mobilisation morale et le rejet de la politique de Vichy est de plus en plus critiqué par la commission gouvernementale chargée de la jeunesse. Le 23 juillet, ce même gouvernement décide l'exclusion des Juifs des Chantiers de Jeunesse.

Le 4 septembre 1942, une loi institue le travail obligatoire pour tous les Français âgés de 21 à 35 ans. Fini le volontariat, c'est maintenant le service du travail obligatoire en Allemagne : "STO". De plus, Laval demande aux ouvriers français d'aller travailler Outre-Rhin, en contrepartie un prisonnier français sera libéré pour trois travailleurs volontaires, c'est "la relève".

Le 11 novembre, après l'invasion de la zone Sud par les Allemands, les chantiers d'AFN ainsi que l'Ecole d'Uriage passent à la résistance active.

Dès 1943 les Allemands réclament l'envoi de 30000 jeunes des Chantiers de jeunesse. Ils déclenchent dans les grandes villes des rafles de jeunes. Pour échapper au STO, beaucoup de jeunes fuient vers les maquis ou se cachent en des lieux divers. Seulement 2,5% de l'effectif global des gens partis sont des jeunes des Chantiers de Jeunesse.

Le 10 juin 1944 les Chantiers sont dissous suite à une directive allemande. Le 01/10/1945, une ordonnance du gouvernement provisoire de la république précise que le temps de stage accompli obligatoirement dans l'organisation des Chantiers de jeunesse est compté comme une durée égale de service militaire.



Groupe de jeunes au sein d'un chantier de jeunesse

Donc, le 16 mars 1943, à l'âge de 20 ans, Lili part au Chantier de Jeunesse de Cormatin en Saône et Loire. Il rejoint là-bas Emile Cattin, du village, qui s'y trouve déjà, et rencontre René Durand Gardian de Montagnieu qui y est cuisinier et qui deviendra son ami. Il s'installe dans un baraquement en planches. Là, il va d'abord abattre du bois au passe-partout¹ puis il sera charretier et transportera le ravitaillement. Au cours de ce séjour, il côtoie des personnes d'horizons divers, séminaristes, musulmans, employés de bureau..., et apprécie sa première permission le 1^{er} août 1943. Mais il ne repartira pas, prétextant une maladie et le médecin Lazzarovici lui fournit d'ailleurs un certificat en bonne et due forme. Comme tous ceux qui refusent de partir, "les réfractaires", Lili se fait discret pendant cette période.

Le 8 mai 1945, Lili, 22 ans, est appelé à la caserne Bayard de Grenoble. C'est en cours de route qu'il apprend que l'armistice est signé. Dorénavant, les vaincus, l'Allemagne et l'Italie seront occupés par les armées alliées. Un camion rempli de soldats part de Grenoble, emmène Lili, via Briançon et le Mont Genèvre jusqu'à Ulzio en Italie, dans un secteur de montagne pauvre où les troupes ne mangent que du riz. Puis il revient en France

à Roissard, près de Monestier de Clermont avant d'être dirigé au camp du Valdahon dans le Doubs, où il passe l'hiver en compagnie d'Algériens. Là il est gérant d'un "café maure" sans alcool. Il se souvient de son adjudant Martin qui lui disait : "Je vais vous envoyer en permission". Quelqu'un, en partance pour Grenoble, lui vole son portefeuille avec tous ses papiers. Enfin il part à Besançon, puis à Belfort au 196^{ème} RALT et c'est le surlendemain de son arrivée dans cette ville qu'il est libéré ! Il revient dans un wagon à bestiaux, il se souvient d'avoir croisé un train d'Anglais où l'on jouait aux cartes dans un beau wagon.

A son retour, Lili va se replonger dans la vie rurale dans son quartier de Brassard. Il se souvient très bien de la construction des bâtisses comme par exemple chez Daniel Buttin : " On utilisait les deux procédés, béton et pisé. Le soubassement était en béton, le dessus en pisé. On travaillait avec André Laurent comme maçon et Hermain Rougelin charpentier. Pour le béton, on mettait du gravier dans une caisse, un sac de ciment dessus, on brassait, on brassait en mouillant... Chez Daniel, c'est son grand-père Thomas qui chargeait les corbeilles, on prenait la corbeille sur les épaules, le gravier venait de la carrière Vacher (aujourd'hui Charvéron). Ça m'a servi, avec ma femme ensuite on a fait une stabulation, une laiterie, une écurie, un garage. "

En effet, Lili s'est marié le 12 avril 1958 avec Gilberte Thévenet et ils habitent actuellement la maison natale de son épouse. Il se souvient aussi d'avoir aidé chez Burfin (maison Doublier actuellement, proche de Julienne Patricot). Pour creuser la cave sous la maison, ils avaient ouvert dans la cuisine, fait un grand trou.

Il n'oublie pas non plus son ami Durand Gratian de Montagnieu qu'il avait plaisir à rencontrer ; un jour il était allé le voir en vélo, tous deux s'étaient ensuite rendus à Virieu arroser leurs retrouvailles. En revenant, de nuit, il s'était perdu dans le terrain des courses hippiques à Sainte Blandine ! Malheureusement cet ami s'est tué accidentellement lors d'un ensilage.

Lili aurait sans doute encore beaucoup de souvenirs à raconter. Nous le remercions pour cette interview réalisée le 14/10/2005, ainsi que son épouse Gilberte pour les photos et renseignements.



Lili et Gilberte
Mai 2006

¹ passe-partout : grosse scie à lame large et sans monture pour le bois.

La documentation de la première partie provient de : Chronologie raisonnée des Chantiers de Jeunesse " de Jean-Louis Philippart, document consulté sur Internet par Mireille Rivier.

Maryse Budin

Les croix de Saint Sorlin

- La croix de la place de l'église

A l'origine cette croix de pierre qui porte la date de 1866 sur son socle était située à l'angle de la place au bord de la route qui va au cimetière. Elle fut déplacée à gauche de l'église en 1972 pour améliorer la circulation au carrefour.



A l'occasion de ce déplacement, seule la partie supérieure du socle de la croix a été gardée pour que la croix soit moins haute. La partie inférieure a été déposée à droite de l'église dans la partie herbée et sert de support pour une jardinière de fleurs. En 1990 la croix fut nettoyée par sablage.

- La croix du cimetière



Située au centre du cimetière, cette croix métallique repose sur une colonne de pierre posée sur un socle à deux niveaux. Dans un délibéré du conseil municipal du 18 novembre 1844 le maire M Béjui et son conseil décident de la construction de la croix.

L'an mil huit cent quarante quatre, le dix-huit novembre, le conseil municipal de la commune de Saint-Sorlin étant réuni par convocation du maire et sous sa présidence...

Etaient présents à l'assemblée M^{rs} Bernachot, Teillon, Orcel, Chavand, Platroz, Berlioz, Donnet et Varnet.

Lorsque la séance a été ouverte le maire a exposé au conseil qu'il était nécessaire de faire placer une croix dans le cimetière neuf. Le conseil après en avoir discuté a désigné et chargé MM Béjui maire et Teillon adjoint de s'entendre avec quelque ouvrier pour en faire le prix. Ainsi délibéré les jours et an susdits et ont les membres présents signé.



Depuis le 11 novembre 1982 une plaque commémorative à la mémoire des anciens combattants de 1914/1918 est posée à sa base.

- La croix de La Frette

Elle est située non loin de la limite de Dolomieu (Bordenoud) au croisement de la route départementale 16 avec le chemin communal numéro 8.

Elle est dans la haie près de la grange de la propriété de M Debonneville. Cette croix en pierre repose sur un socle qui porte la date de 1870.



Suite à l'aménagement du carrefour au printemps 1995, un grand sapin fut abattu, une haie replantée et la croix déplacée plus en arrière, à sa place actuelle.

A la même époque, la croix ayant été endommagée suite à un choc, elle fut remise en état et replacée sur son socle par M Tinti marbrier à La Tour du Pin.



En 1951, le Père Carbonnel évoque les trois croix de bois à proximité du centre du village :

"Pour clôturer le retour de mission, nous avons placé solennellement une croix au centre de notre village. Avec recueillement, 150 personnes ont escorté cette croix portée par les jeunes.

Elle a été offerte par la famille Allagnat Claude ; elle nous rappellera sans cesse le vrai sens de notre vie, comme elle nous rappellera l'excellent souvenir que nous gardons de ce retour de mission.

Au mois de mai, à l'occasion des Rogations, une nouvelle croix sera placée au croisement de la route de Vasselín à l'extrémité du village. Elle est offerte par la famille Genin. En 1949, une croix offerte par la famille Vacher avait déjà été placée au croisement du chemin du cimetière.

Ainsi toutes les croix érigées par nos ancêtres et que le temps avait détruites, seront remplacées".

- La croix du bas du village

Cette croix en bois est située en bas du village à l'intersection des départementales 16 et 16 B, adossée au mur de la propriété Rojon. (Avant 1988, elle était intégrée dans le mur).

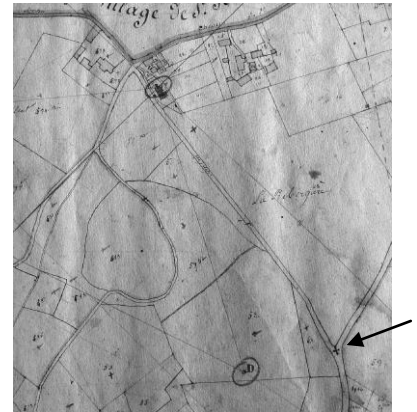


La construction de cette croix a été faite par Hermain Rougelin dans un arbre donné par la famille Claude et Maria Allagnat. Elle a été posée à l'époque du Père Carbonnel en 1951. A l'occasion de l'organisation du comice agricole en 1988, elle a été remplacée.

- La croix de La Rebergère

Sur le cadastre original napoléonien (1824) qui est aux archives de Grenoble, l'emplacement de cette croix est signalé.

Cette croix toute en bois, est située dans la fourche de la départementale 16B et de la route 19A qui va en direction de l'église, à l'angle de la propriété Patricot (ex Mollet).



C'est à l'époque du Père Carbonnel en 1949 qu'elle fut remise en place. Pour la petite histoire, l'arbre qui a servi à faire la croix est un châtaignier donné par la famille Vacher, abattu par M Rougelin et transporté jusqu'à son atelier par Jo Perrier. La croix a ensuite été scellée par André Laurent en remplacement d'une précédente qui était en mauvais état. La journée se termina autour d'un bon vin et d'un saucisson offert par Jean Mollet. En 1958, la croix fut renversée par un camion. Le chauffeur paya la réparation qui fut effectuée par André Laurent. Puis lors de l'aménagement du carrefour, la croix fut reculée à son emplacement actuel, travaux effectués par Armand Page. Comme la croix précédente, elle a été remplacée à l'occasion du comice.

- La croix de Vourouilles route de Vasselin



Cette croix en bois est située à la sortie de Saint-Sorlin en direction de Vasselin sur la Départementale 19A à gauche dans la fourche formée avec le chemin qui monte en direction des lieux dits Vourouilles et Grand Vent près de la maison Ogier (ex Mazet).

Cette croix fut placée en mai 1951 à l'époque du Père Carbonnel. Elle a été fabriquée par Hermain Rougelin dans un arbre donné par la famille Genin Claudius.



Au printemps 2003, à l'initiative de la présidente la paroisse, Madame Colette Moiroud, une nouvelle croix en bois fut mise en place en remplacement de la précédente qui menaçait de tomber. Elle a été façonnée et installée par l'entreprise Collonge de Faverges de la Tour dans un chêne donné par M Francisque Guinet, et peinte par M Jean Moiroud. L'AEP (association d'éducation populaire) a payé la somme de 161,40€ pour celle-ci. La croix a été bénie par le Père Yves Thouënon le samedi 26 avril 2003.

C'est en cortège que les paroissiens, accompagnés par le père Thouénon sont venus offrir leurs prières et leurs chants en l'honneur de la bénédiction de la nouvelle croix. Placée entre la départementale et le chemin qui mène à Vourouille et Monteloup, cette croix dédiée à St Marc marque la croisée des routes depuis des siècles. Malgré les recherches effectuées sur son histoire, peu de détails apparaissent sur ses origines, sinon qu'en 1951, les habitants de la commune s'étaient unis pour la remplacer. Un demi-siècle plus tard et son passage dans le nouveau millénaire elle laisse, en ce printemps 2003, la

place à une nouvelle croix, taillée dans la masse d'un chêne, qui continuera de veiller sur chaque passant, promeneur ou automobiliste qui passe par là. Tout un symbole à notre époque où le « chacun pour soi » prend parfois le pas sur le partage et la tolérance. A l'issue de la cérémonie marquée par la sérénité et la simplicité, les paroissiens et les plus jeunes viennent déposer au pied de la croix si joliment fleurie, de nombreux bouquets de fleurs avant de se retrouver autour du verre de l'amitié.



La nouvelle croix continuera de veiller sur le monde qui l'entoure.

Article du DL 05/05/2003

La croix du Guâ

Autrefois en limite entre Saint-Sorlin et Vasselin, elle est maintenant un peu plus côté Vasselin près du gros peuplier au début du chemin des pierres. Armand Page se souvient qu'elle était en bois et portait un Christ en métal, elle était plus haute que la croix actuelle. M Marcel Feuillet se rappelle l'avoir vue, très vétuste, et pense que, bien avant, elle était sur le talus côté Saint-Sorlin. Avec le mot guâ (gué), on peut imaginer que le ruisseau de grand Vent passait par là et qu'un gué existait pour le franchir.



Année 1977 : projet des deux municipalités.

" Sur le territoire de la commune différentes croix existent. Aux Voutes, à la limite de Saint-Sorlin et Vasselin, cette croix est vétuste. M. Fayolle, menuisier à Vasselin s'était proposé pour fournir le travail, le maire de Saint-Sorlin lui fournira le bois nécessaire pour réaliser cette création. Un massif de fleurs sera prévu ". Dauphiné Libéré octobre 1977

A Vasselin, restauration de la croix du Guâ

De nos jours trop souvent laissée à l'abandon, on la trouvait autrefois aux croisées de nos chemins, en bois, en pierre, elle symbolisait une certaine valeur humaine et servait de point de repère. Aujourd'hui à Vasselin, vient d'être restaurée la croix du Guâ et c'est par une cérémonie très simple mais touchante que le père Rey a prononcé la bénédiction en présence de M. Feuillet, maire de Vasselin et M. Mevere, maire de Saint-Sorlin.



La bénédiction de la nouvelle croix par l'abbé Rey.

Remerciements au donateur du bois, M. Charlin de Saint-Sorlin, aux artisans bénévoles, M. Fayolle, menuisier à Vasselin qui l'a confectionnée, M. Page, maçon à Saint-Sorlin pour le socle et les bordures. Cette croix posée sur le site où il y a un an on déplorait l'accident mortel qui endeuillait une grande famille de Vasselin sera aussi de ce fait tragique, le lieu d'un double pèlerinage.

Le bois de la croix provient d'un bâtiment démolie de la scierie Budin offert par M Charlin de Saint-Sorlin. M Fayolle menuisier de Vasselin l'a façonnée et M Armand Page, maçon de Saint-Sorlin l'a posée gracieusement. Cette nouvelle croix a été placée plus à l'ouest.

- La croix de Brassard

Elle se trouve à l'intersection de la départementale 16B et du chemin communal en face du portail de la maison Dumas (ex maison Joseph Buttin puis Andrée Cottin).

A l'origine cette croix en métal moulé était fixée sur une colonne en briques posée sur un socle en pierre. Elle fut renversée dans les années 80 par le véhicule d'un riverain. Celui-ci remit en place la croix sur une colonne cylindrique et un socle en ciment.

Cette croix est remarquable car elle possède les symboles de la Passion.

Son créateur n'a pas placé au hasard les divers instruments et objets de la Passion du Christ.

Il a, au contraire, pensé et voulu une composition intelligente, ordonnée, qui puisse donner à ceux qui la contemplent un enseignement complet sur la Passion et la mort du Christ.



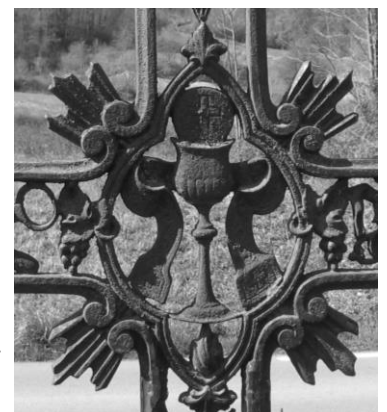
On trouve :

- dans la partie supérieure de la croix



- le phylactère qui porte l'inscription INRI (Iesus Nazarenus Rex Judeorum soit Jésus de Nazareth roi des Juifs).
- les trois clous qui ont fixé le Christ sur le bois de la croix.

- en dessous au niveau de la croisée entourée d'une gloire
 - Le calice et l'hostie : au départ c'est la coupe de fiel présentée par l'ange au jardin des oliviers et que le Christ va boire. Son sacrifice est perpétué par la messe, au cours de laquelle le pain (hostie) et le vin contenu dans le calice deviennent son corps et son sang sacramentels (eucharistie), d'après le rituel chrétien.
 - Une étole qui est un ornement sacerdotal formé d'une large bande élargie en palette à chaque extrémité.
 - Le cœur de chair enflammé : signe de l'amour du Christ.
 - Le raisin et la feuille de vigne à gauche et à droite du croisillon, renvoient à l'Eucharistie.





- Sur la partie droite de la croix

- L'aiguillère

Cet objet peut avoir plusieurs significations : l'une évoque le lavement des pieds de ses apôtres par Jésus, une autre évoque le lavement des mains par lequel Pilate se dégage de toute responsabilité dans la mort de son prisonnier d'après l'évangéliste Matthieu et une autre renvoie au vase qui contenait le vinaigre présenté au supplicié pour étancher sa soif.

- le bassin et le linge qui s'enroule autour

Ces objets peuvent avoir deux significations : ceux utilisés par Jésus pour laver et essuyer les pieds de ses apôtres (d'après l'évangile de Saint Jean) ou ceux utilisés par Pilate pour se laver les mains.

- le glaive ou badelaire (épée à lame courbe)

Cette arme fut celle avec laquelle Saint Pierre coupa l'oreille droite de Malchus, serviteur du grand prêtre venu arrêter Jésus au jardin des Oliviers.



- Sur la partie gauche de la croix

Le fouet de la flagellation

Le marteau qui a été utilisé pour planter les trois clous qui ont fixé le Christ sur le bois de la croix, symbole de la cruauté du supplice.

Les tenailles qui ont servi à enlever les clous pour descendre le Christ mort.

- Sur la partie inférieure de la croix

Enlacés par un ruban

- L'échelle qui a servi à descendre le corps du Christ sacrifié. Par rapprochement avec l'échelle de Jacob (dans l'ancien Testament) sur laquelle les anges montent et descendent de la terre au ciel, elle devient le lien entre le monde humain et le monde divin.

- La lance qui est un symbole fort. Les soldats ont employé cet objet dans le but de s'assurer de la mort du Christ (perçant le Christ sur le côté).

- Le bâton avec l'éponge imbibée de vinaigre qui a servi à humecter les lèvres du Christ en croix qui demandait à boire.



- En dessous

- La colonne de la flagellation en forme de balustre représente la colonne autour de laquelle le Christ fut attaché pour être fouetté à sang.

Ainsi les Chrétiens pouvaient-ils revoir dans le dessin et la sculpture le récit de l'Évangile et comprendre la Passion de Jésus-Christ.

Aujourd'hui cette croix mérite une restauration complète, elle a été repositionnée faces inversées, et sa colonne de ciment est fendue.

Les croix qui ont disparu

- La croix de la Frette

Cette croix en bois était située sur la départementale 16 en direction de La Tour du Pin, dans le mur de clôture de la maison ex Germain Chavanel.



A ce jour on voit encore son emplacement dans le mur. Cette croix mériterait d'être remise en place. A quand sa résurrection ?

- La croix des Voûtes

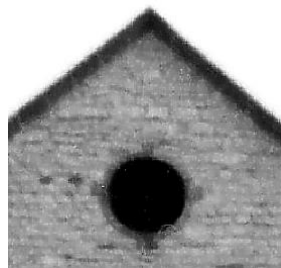
Cette croix en bois était située à gauche avant le cimetière de Vézeronce, dans l'angle du terrain de M Eugène Guinet à l'intersection de la départementale 16, du chemin communal qui va dans le marais et de la route qui rejoint la route de Vasselin à Vézeronce.

Plusieurs habitants s'en souviennent encore dont Armand Page, Georgette Chavanel, Madeleine et Marcelle Mollet. Elle aurait disparu à la fin des années 40.

- La croix au sommet de la face avant de l'église

Lors de la réfection de l'église, l'entreprise de maçonnerie a constaté que la croix ne tenait qu'avec quelques fils métalliques et menaçait à tout instant de s'abattre sur le perron de l'église car elle était entièrement brisée et non récupérable.

Suite aux demandes pressantes du conseiller municipal M Léon Batier, plus d'un an après, M Lucien Vincent, maire, a offert une croix provenant de M Scappatura, marbrier.



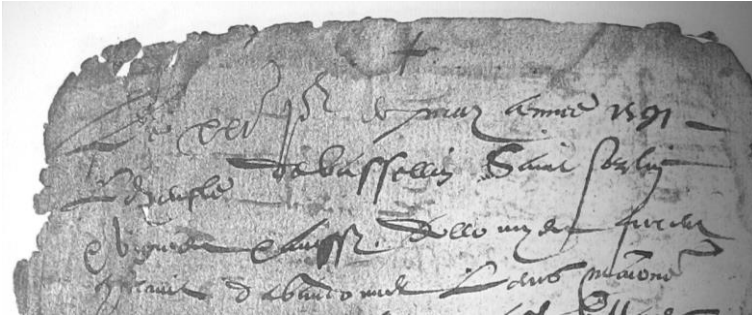
Remerciements aux nombreuses personnes qui ont donné renseignements et photos ainsi qu'à Isabelle Lazier et Marie Radice de la Conservation du Patrimoine de l'Isère.

Patrice Bonnaz

Faits divers

Quand la guerre gronde...

- "D'après le registre paroissial de Vasselin (1586-1624) au temps du curé Chaberson, on retrouve trace de Saint-Sorlin dans une notation sur les événements au cours des guerres de Ligue en 1591. Les gens de Vasselin, Saint-Sorlin, Vignieu, Saint-Chef, Dolomieu, furent contraints d'abandonner leurs maisons en raison du passage des troupes napolitaines. Il est question de désertion et de poignardage".



Ce petit texte nous a été communiqué, nous ne connaissons pas son auteur mais dans le document cité, on retrouve les événements. La lecture en est difficile en raison de l'état du document et de l'écriture.

- Dans l'histoire de France, voilà un événement qui se répète : quand la guerre s'annonce, il faut rassembler armes et munitions. C'est ainsi que toutes les *matières métallifères* sont réquisitionnées *telles que plombs, cuivres, étains, fers, aciers, fontes, métaux de cloches*. En 1793, Saint-Sorlin, comme les autres municipalités, est sollicitée et va devoir se séparer de l'une des cloches de l'église.

Voici la réponse textuelle faite par les élus locaux à la demande du Comité de salut Public :

"A Saint-Sorlin le 6 novembre 1793 l'an 2 ensuite de la lettre qui nous a été adressé par le procureur syndic de La Tour du Pin le trantieme jour du mois de octobre 1793 qui nous invite a faire descendre et conduire les cloches que nous avons dans notre commune dont nous n'avon deux dans notre cloché, nous n'avoyons une qui paize 212 livres et nous lanvoyon par le citoyen Jean Chevrolat que vous nous en ferez un reçu et vous lui peyeré sa voiture qui a été fixet par nous maire et officiers et procureur de la commune a 6 livres et nous sommes signés

Perrier off.

Demoment maire

Brison pr de la commune".

Brigandage dans la maison Grandval

(actuellement propriété Charlin : " la tour carrée") à Saint-Sorlin

Des brigands au nombre de 5 sont venus pendant la nuit dans les premiers jours de frimaire dans la maison de la citoyenne Grandval à Saint Sorlin l'ont forcé le pistolet à la gorge de donner de l'argent et si le tocsin d'allarme sonné, aux cris de l'intérieur ne les avait fait fuir ils se seraient peut-être portés à de plus grands crimes

Le 14 de ce mois des brigands se sont encore portés dans la même maison à Saint Sorlin, et chez un citoyen de la commune de Brangues les propriétaires des campagnes sont consternés

Dans la commune du Bouchage vol nocturne chez le percepteur : ses rôles lui ont été enlevés

Il se commet habituellement des dégâts dans les bois et autres propriétés rurales. Les témoins craignent de parler ou sont complices.

Bulletin de police an VII (novembre 1798)

Les textes ont été reproduits sans aucune modification.

Maisons et bâtiments disparus (additif à la revue 1)



Quartier du Grand Brassard

La grange Thévenet était située en bordure du chemin en face du portail et du jardin de la maison Bonnaz.

Elle était couverte d'un toit en chaume, elle a été détruite dans les années 30 par M Thévenet (père de Gilberte, épouse E Buttin). Une nouvelle grange a été construite plus en retrait du chemin en 1932.

Derrière Joséphine Thévenet, arrière grand-tante de Gilberte, on aperçoit la grange et son toit en chaume.

Des photos du temps passé...



Ce groupe imposant a été immortalisé le 9 avril 1950, à la sortie de l'église, sans doute lors d'une bénédiction des enfants le Jeudi Saint. Cette célébration est encore connue sous le nom de "Paradis". Reconnaissez-vous des visages ?



Pause à l'usine Lorand /Laurent (fermée en 1960)



Photos prêtée par la famille Cholat

Assis devant de gauche à droite :

André Magaud, Emmanuel Teillon, Mme Guétat de Curtin, Mme Vigouroux, Jeanine Blanc, Marie Monnavon de Curtin, Louise Platroz, Maria Guillot

Derrière de gauche à droite :

Maurice Gagnoud, Suzanne Liandrat épouse Fugier, Georges Cholat, Marie Platroz, Maria Moine, Marcelle Cottaz épouse Maurice Teillon



Voyage des jeunes

De la mer à la montagne, les jeunes saint-Sorlinois accompagnés par le Père Carbonnel visitaient la France...

A la Salette en 1949



?



Sur la Côte d'Azur les 5,6,7 août 1950 avec découverte des îles de Lérins et du monastère Saint Honorat.

En bateau,
sur le lac d'Annecy ?



Pèlerinage à Lourdes
du 16 au 22 août 1956...

...et clin d'œil à l'océan,
à Biarritz



Table récapitulative

Introduction	page 1
Les tribulations des paroissiens de Saint-Sorlin	page 2
La maison du Milord, maison Bouix, Mauran	page 9
Quand un Saint-Sorlinois de La Côte monte à Paris	page 13
Léon Bernachot, pharmacien de première classe	page 15
Saint-Sorlin et la guerre de 14/18	page 17
Au temps de la batteuse	page 47
Mes vacances à Saint-Sorlin	page 49
Le chalet Pépin	page 52
Les voyages du jeune Lili	page 55
Les croix de Saint-Sorlin	page 58
Faits divers	page 65
Maisons et bâtiments disparus (additif)	page 66
Des photos du temps passé	page 66



La Frette



Route de Vasselin



Le village et le Suppey

*Photos
aimablement
prêtées par
Roger
et
Denis
Navoret*